

ASSOCIATION SUISSE D'ARCHEOLOGIE CLASSIQUE  
SCHWEIZER ARBEITSGEMEINSCHAFT FÜR KLASSISCHE ARCHÄOLOGIE  
ASSOCIAZIONE SVIZZERA DI ARCHEOLOGIA CLASSICA

**BULLETIN**  
**BOLLETTINO**  
**2007**

# INHALTSVERZEICHNIS / TABLE DES MATIÈRES / INDICE

<b>INTERNA</b> .....	3
RAPPORT DE LA PRÉSIDENTE POUR L'ANNÉE 2006 .....	3
PROTOKOLL DER 15. ORDENTLICHEN GENERALVERSAMMLUNG DER SAKA VOM 27. JANUAR IN NEUCHÂTEL.....	6
COMPTE / JAHRESRECHNUNG – BILAN / BILANZ .....	9
<b>REFERATE DER TABLE RONDE 2006</b> .....	10
PASCAL BURGUNDER: <i>Le royaume scythique de Skilouros dans ses relations avec les Grecs</i> .....	10
UNDINE STABREY: <i>Differenz im Kontakt – Kultur als Prozess: Exempla zum Ptolemäischen Ägypten</i> .....	17
BRUNO JACOBS: <i>Die Statue des Ariobarzanes. Zur Verwendung großformatiger Bildkunst durch die iranische Oberschicht im achämenidenzeitlichen Kleinasien</i> .....	22
OTHMAR JAEGGI: <i>Die iberischen Skulpturen von Porcuna. Einheimische Leistung oder griechischer Kulturimport?</i> .....	29
MARTIN BÜRGE: <i>Griechisches Viereck gegen einheimisches Rund? Eine simplifizierende Gleichsetzung in der sizilischen Archäologie der frühen Eisenzeit</i> .....	37

## INTERNA

---

### *RAPPORT DE LA PRÉSIDENTE POUR L'ANNÉE 2006*

Mesdames, Messieurs,

Chers collègues,

Chers amis,

Selon la coutume, l'Assemblée générale est l'occasion, chaque année, de faire le point sur les activités du comité et de l'Association. Que retenir donc du millésime 2006? Cette année a été ponctuée des rendez-vous habituels de notre Association: une excursion en juin et une table ronde scientifique en novembre.

C'est le 14 juin que nous nous sommes retrouvés à Vidy, près de Lausanne, pour visiter l'exposition "Merci Bacchus. La vigne et le vin dans l'Antiquité". Le musée romain de Vidy n'a certes pas l'aura –ni les moyens financiers– de l'Antikenmuseum de Bâle; et l'humilité de "Merci Bacchus" n'a rien à voir avec la magnificence de "Toutankhamoun". Pas de pièces exceptionnelles donc ni de découverte fascinante à Vidy (mais pas de file d'attente non plus!). L'intérêt de cette exposition ne se trouve pas concrètement dans les objets exposés, mais bien dans le parcours qui est avant tout un discours. Discours sur les méthodes de production et de commercialisation du divin breuvage, mais aussi discours sur le présent et le passé, sur les différences et les constantes de la socialité liée au vin; cette réflexion sur la société contemporaine par la confrontation avec les pratiques antiques, dont Vidy s'est fait une spécialité, n'est pas un simple artifice de vulgarisation des connaissances sur le monde antique. Elle est, j'en suis persuadée, une des voies les plus prometteuses des études en tout genre sur l'Antiquité, car elle permet aux spécialistes de l'Antiquité que nous sommes tous ici, en tant qu'archéologues, de s'inscrire de plain-pied dans la société et de jouer un rôle actif dans la réflexion que celle-ci doit inévitablement mener sur son identité, ses modes d'expressions et son avenir. C'est en étant confrontés à l'altérité du monde gréco-romain et en nous engageant à exposer et à expliquer au public cette altérité, que nous contribuons le plus avantageusement à la construction et à la stabilité de notre propre société. Le dépaysement est un premier pas vers la connaissance de soi. C'est ce dont nous avons pu faire l'expérience à Vidy, tant sur le plan abstrait et intellectuel que dans le domaine très concret du goût, par une dégustation de trois "vins archéologiques romains" produits au Sud de la France: un Mulsum (au miel et aux épices) un Turricalae (agrémenté d'eau de mer et de fenugrec) et un Carenum (vin liquoreux à l'arôme de coing et de pêches confites). Dis-moi ce que tu bois et je te dirai qui tu es!

Autre étape marquante de l'année, la table ronde a rassemblé à Fribourg le 11 novembre une quarantaine de nos membres autour de nos invités: Pantelis Efthymiadis (Fribourg-en-Brissgau), Pascal Burgunder (Lausanne), Undine Stabrey (Bâle), Bruno Jacobs (Cologne), Othmar Jäggi (Bâle), Martin

Bürge (Zurich) et Dieter Mertens (DAI Rome). Le thème de la journée, les contacts interculturels, nous a fait voyager entre la Grèce du Nord, la Perse, l'Italie et l'Espagne, mais nous a aussi fait parcourir le temps, de l'âge du bronze à l'époque hellénistique. Le but avoué de cette table ronde était de susciter un double débat portant tant sur les différentes formes sous lesquelles les contacts interculturels apparaissent dans les cultures antiques, que sur les méthodes archéologiques permettant de mettre en valeur et de comprendre les différentes voies que peut prendre le contact culturel. La diversité des sujets particuliers a largement nourri la réflexion menée en fin de journée sous forme de table ronde. Comment mettre en lumière des contacts interculturels? Comment évaluer l'impact que ceux-ci ont eu ou non sur les populations? Dans quels domaines se font les contacts interculturels: dans le domaine artistique, technologique? Dans l'habitat et le quotidien? Dans les pratiques culturelles? Comment s'orienter dans cette problématique face à des sociétés qui n'ont laissé aucun texte? Au-delà de l'intérêt intrinsèque et directement archéologique de la journée, dont vous avez un écho par la publication, dans ce bulletin, des différentes interventions, cette table ronde a permis ici encore de mesurer l'actualité des thèmes que l'Antiquité nous fait aborder. Au moment où nos sociétés occidentales, sous la pression des nouveaux flux migratoires, font de l'intégration un maître mot, il est très profitable de s'interroger sur les modes de rapports interculturels que l'Antiquité a connus; échappant ainsi à toute l'émotivité immanquablement suscitée par les débats contemporains sur l'intégration, nous sommes amenés, par le détour de l'archéologie, à réfléchir posément à une question d'une brûlante actualité, à prendre distance pour mieux comprendre, pour mieux réagir aujourd'hui.

Au-delà des rendez-vous traditionnels, le comité a poursuivi sa réflexion sur l'avenir de l'archéologie classique en Suisse. Ou plutôt, dirons-nous, a tenté de poursuivre cette réflexion: les séjours à l'étranger de deux membres du comité, les agendas bien chargés des uns et des autres et enfin la démission de deux d'entre nous n'ont pas facilité les échanges et les rencontres durant cette année. D'autre part, les procédures de nomination aux chaires d'archéologie classique de Bâle et de Zurich, qui sont encore en cours et dont on attend avec impatience les résultats officiels, nous laissent forcément dans une situation d'entre-deux, peu favorable à des prises de position ou à l'analyse détaillée des divers enseignements. Nous sommes également dans une période de mise au point de l'enseignement version Bologne; et rares sont les instituts ou séminaires qui ont déjà goûté aux délices du master.

Pour toutes ces raisons, nous avons préféré différer notre prise de position active dans ce débat..... Ce qui ne signifie pas que nous ayons bâillé aux corneilles et laissé filer mois dans l'inactivité. Esaü Dozio est en train d'organiser une rencontre des représentants des étudiants en archéologie classique de tous les instituts suisses, afin d'entendre leur position, leurs remarques, leurs demandes, leurs suggestions. Il nous a semblé important, dans notre réflexion, d'être à l'écoute des plus directement concernés par la réforme de l'enseignement universitaire. Cette rencontre des étudiants nous paraît le complément indispensable à la table ronde qui avait réuni en juin 2005 tous les professeurs d'archéologie classique de Suisse.

Nous sommes à ce titre particulièrement heureux d'enregistrer aujourd'hui l'adhésion de nombreux étudiants à notre Association (dont une forte délégation neuchâteloise que je salue tout particulièrement dans leur fief). Notre Association ne prendra en effet que plus de sens si elle compte effectivement en son sein les étudiants, tout comme les professeurs, les privat-docents, les chercheurs.

C'est pour favoriser le dialogue entre les différents acteurs de l'archéologie classique en Suisse qu'est née il y a quatorze ans révolus cette Association. Dialogue entre les différents pôles géographiques, entre les différentes écoles et les différentes méthodes, mais aussi dialogue entre les générations, entre les chercheurs confirmés, les professeurs établis et ceux qui se lancent. L'avenir de l'archéologie classique qui nous occupe et nous occupera de façon particulièrement active durant les prochaines années, ne peut s'élaborer que par ce dialogue qui nous permettra de présenter une solution mûrie et efficiente à nos autorités, à la société, à nous-mêmes.

Anne-Françoise Jaccottet

**PROTOKOLL DER 14. ORDENTLICHEN GENERALVERSAMMLUNG DER SAKA**  
**VOM 27. JANUAR IN NEUCHÂTEL**

**Anwesend:** 33 Mitglieder

**Entschuldigt:** 23

**Eröffnung**

Eröffnung der Versammlung und Begrüssung durch die Präsidentin A.-F. Jaccottet.

**1. Traktandenliste**

Die den Mitgliedern vorgängig zugestellte Traktandenliste wird einstimmig genehmigt.

**2. Protokoll der 14. Generalversammlung (28. Januar 2006)**

Das Protokoll wird einstimmig genehmigt

**3. Aufnahme neuer Mitglieder**

Es liegen Anträge von 11 Personen auf Aufnahme in die SAKA-ASAC vor. Einstimmig werden G. Ackermann; M. Cattin; C. Fivaz; M. Galbarini; M. Heinzelmann; L. Kaiser; G. Nater; D. Valaperta; D. Vincent; N. Vouilloz und S. Zoubiri aufgenommen. Im letzten Jahr traten 5 Mitglieder aus der SAKA-ASAC aus, so dass sich die neue Mitgliederzahl auf 210 beläuft.

**4. Wahl von zwei neuen Vorstandsmitgliedern**

Den Mitgliedern wird der Rücktritt von A. Stähli aus dem Vorstand bekannt gegeben, da dieser erst nach dem Versand der Traktandenliste dem Vorstand mitgeteilt wurde. Nach dem bereits zuvor bekannt gegebenen Rücktritt von L. Raselli sind somit zwei neue Vorstandsmitglieder zu wählen. Da keine zusätzlichen Kandidaturen seitens der anwesenden Mitglieder vorgebracht werden, wird die Wahl auf die vom Vorstand vorgeschlagenen Personen beschränkt. Einstimmig werden Diana Valaperta und Thierry Châtelain in den Vorstand aufgenommen.

**5. Bericht der Präsidentin**

A.-F. Jaccottet verliest den Bericht (im vorliegenden Bulletin publiziert). Der Bericht wird einstimmig genehmigt.

**6. Kassenbericht**

F. van der Wielen präsentiert den im Bulletin abgedruckten Kassenbericht. Die positive finanzielle Lage geht auf die Bezahlung der noch offenen Mitgliederbeiträge für das Jahr 2005 (s. Bulletin 2006) zurück.

## **7. Revisorenbericht**

N. Aubert verliest den Revisorenbericht und bedankt sich bei der Kassiererin für die geleistete Arbeit.

## **8. Annahme des Kassenberichts und Entlastung des Vorstandes**

Der Antrag auf Annahme des Berichtes und Entlastung des Vorstandes wird einstimmig gutgeheissen.

## **9. Budget 2007**

F. van der Wielen stellt das Budget für das laufende Rechnungsjahr vor, das einstimmig gutgeheissen wird.

## **10. Jahresbeitrag**

Der Mitgliederbeitrag wird auf SFr. 30.– pro Jahr belassen.

## **11. Diverses**

### *verschiedene Anträge*

- Es wird kurz die Entscheidung des Vorstandes diskutiert, auf den von J.-P. Descoudres an der letzten GV eingebrachten Vorschlag (s. Bulletin 2006), gegenüber den Universitäten bezüglich der aktuellen Vorverschiebung des Semesteranfangs auf September offiziell Stellung zu nehmen, nicht einzugehen. Die Versammlung ist mit dem Vorgehen des Vorstandes einverstanden.

- Ch. Russenberger berichtet über den Stand des im Vorjahr vom Vorstand vorgebrachten Vorschlags einer direkten Verlinkung der SAKA-ASAC auf der Homepage von "Archäologie Schweiz". Wie sich mittlerweile ergeben hat, hätte es sich nicht um eine schlichte Verlinkung, sondern um eine direkte Platzierung der SAKA-ASAC auf der Homepage von "Archäologie Schweiz" gehandelt, was nicht nur einen hohen finanziellen Aufwand, sondern auch die Aufgabe der eigenen Homepage und eine zumindest virtuelle Verortung der SAKA-ASAC in den Gefilden der "Archäologie Schweiz" bedeutet hätte. Auf Antrag des Vorstandes wird der Antrag des Vorjahres einstimmig abgelehnt. Eine Verlinkung der Homepage der SAKA-ASAC auf derjenigen der "Archäologie Schweiz", die gemäss Auskunft der "Archäologie Schweiz" ohne weiteres möglich sei, wird von Vorstand und Versammlung als wünschenswert erachtet.

- A.-F. Jaccottet berichtet über die geplante Teilnahme der SAKA-ASAC am ArCHéofestival vom 9.-10. Juni 2007 in Freiburg.

### *Projekte für das Jahr 2007*

- Am 10. Juni 2007 wird die Exkursion der SAKA-ASAC im Rahmen des erwähnten ArCHéofestivals in Freiburg stattfinden.

- Die für den 10. November 2007 vorgesehene Table Ronde soll wie zuletzt im Jahr 2004 jungen Forschern, die ihr Studium zwischen 2004 und 2007 abgeschlossen haben, die Möglichkeit geben, ihre Projekte vorzustellen.

### *Mitteilungen von Mitgliedern*

- N. Duplain berichtet über ihr Projekt „Musée virtuel en Internet“.
- L. Baumer stellt seine neue Online-Zeitschrift vor (<http://histora.sorbonne.fr>).
- Ch. Russenberger verliest eine von R. Hänggi an die SAKA-ASAC gerichtete Einladung zu einem in Vindonissa stattfindenden Vortrag.
- M. Guggisberg stellt die Resultate der Umfrage betreffend eventuellen Neuerungen der Zeitschrift "Antike Kunst" vor. Weiter bedankt er sich bei der SAKA und ihren Mitgliedern für die aktive Teilnahme an der erwähnten Umfrage.

### *Vorträge über aktuelle Forschungsarbeiten:*

- Dr. M.-C. Crelier, Das Kleinkind im Athen des 5. Jhs. v. Chr.: eine archäologische Annäherung.
- Prof. Dr. D. Knoepfler, Deux témoignages méconnus sur la personnification figurée de l'Etolie : un monument de Thermon et une inscription de Delphes

27.1.2007 / Esau Dozio



**COMPTE / JAHRESRECHNUNG – BILAN / BILANZ**

**Compte 2006**

<i>Produits</i>		<i>dont pour 2005</i>	
Cotisations des membres	6675.00		
Subsides et donations	0.00		
Intérêts actifs	72.35		
<i>Charges</i>			
Frais de secrétariat	331.00		184.50
Frais de port	1067.92		391.40
Frais de déplacements	1321.25		36.00
Frais de publications	675.50		
Frais d'activités	459.00		
Frais site Internet	226.00		
Frais CCP et "Deposito"	68.70		
Autres frais	800.00		
Totaux	4949.37	6747.37	611.90
<i>Résultat de l'exercice</i>		<u>1797.98</u>	
<b>Totaux</b>	<b>4949.37</b>	<b>4949.37</b>	

**Bilan au 31 décembre 2005**

	<i>Actif</i>	<i>Passif</i>
Caisse	149.30	
CCP	4187.04	
CCP Deposito	10379.15	
Actifs transitoires		
Impôt anticipé	109.80	
Passifs transitoires		
Capital		<u>14864.24</u>
	<b><u>14864.24</u></b>	<b><u>14864.24</u></b>

Par rapport à l'année dernière, les recettes ont augmenté, car les membres se sont dûment acquittés de leurs cotisations (2005 et 2006, merci beaucoup!). Le capital réel est donc passé de 13'110,74 à 14'864,24. Le budget proposé pour 2007 ne devrait pas dépasser celui de 2006.

### LE ROYAUME SCYTHIQUE DE SKILOUROS DANS SES RELATIONS AVEC LES GRECS

PASCAL BURGUNDER, LAUSANNE

*Pascal.Burgunder@unil.ch*

Une inscription devenue fameuse, le décret de la ville de Chersonèse Taurique en l'honneur de Diophante, fournit le point de départ de notre communication<sup>1</sup>. Le sénat et les citoyens de la cité déclarent octroyer une couronne d'or à Diophante de Sinope et lui dresser une statue de bronze sur l'acropole pour son mérite et son dévouement –le décret en lui-même est gravé sur le piédestal de la statue<sup>2</sup>. Quelles sont les raisons de tels honneurs ? Chersonèse est une nouvelle fois aux prises avec les Scythes qui ont envahi sa chôra et qui se rapprochent dangereusement des murailles de la ville. On fait alors appel à Diophante de Sinope qui débarque à Chersonèse comme commandant d'armée détaché par Mithridate Eupator, roi du Pont. Le détail des opérations militaires, que l'on situe entre 114/113 et 111 av J.-C., figure la moitié du texte du décret : on y apprend que ce sont des troupes scythes dirigées par le roi Palakos qui menacent la cité. Malgré leur supériorité en nombre, les Scythes sont vaincus par Diophante qui parvient à les mettre en fuite. Le général grec soumet ensuite les forteresses royales de Chabae et Neapolis lors d'une première campagne militaire. Une année passe et les guerriers scythes se soulèvent contre l'autorité de Mithridate Eupator. Diophante organise alors une seconde campagne militaire ; il met sur pied une armée malgré l'approche de l'hiver et reprend aux Scythes les territoires

---

<sup>1</sup> Nous remercions Mme A.-F. Jaccottet de nous avoir convié à évoquer un épisode peu connu de l'histoire antique de la Crimée dans ses rapports avec le monde scythe. Cette brève communication trouve matière dans une récente mission de travail effectuée dans le sud de l'Ukraine et en Crimée pour le compte d'un projet FNS *Scopes*.

<sup>2</sup> « Considérant que Diophante, fils d'Asclapiodoros, de Sinope, notre ami et bienfaiteur, jouissant de toute la confiance du roi Mithridate Eupator, devient pour chacun de nous la cause de toutes sortes de biens, encourageant le roi aux entreprises les plus nobles et les plus glorieuses ; que, sur son invitation, s'étant chargé de la guerre contre les Scythes et étant venu dans notre ville, il a bravement exécuté le passage sur l'autre rive ; que Palakos, roi des Scythes, étant tombé sur lui à l'improviste avec une grande multitude, et Diophante ayant fait face à l'attaque [...] et ayant mis en fuite les Scythes qui semblaient irrésistibles, le roi Mithridate Eupator fut, grâce à lui, le premier de tous les hommes à dresser un trophée sur ce peuple ; qu'ayant soumis les Taures qui habitent dans notre voisinage et ayant fondé une ville en cet endroit même, il s'est rendu dans la région du Bosphore et qu'ayant accompli en peu de temps beaucoup de grandes actions, il est ensuite revenu sur notre territoire, et qu'ayant pris avec lui les citoyens dans la fleur de l'âge, il s'est avancé au milieu de la Scythie, que les Scythes lui ayant livré les châteaux de Chabae et de Néapolis, il arriva que presque tous devinrent sujets du roi Mithridate Eupator. Pour ces motifs, le peuple reconnaissant lui a décerné les honneurs convenables. Mais les Scythes ayant montré leur inconstance naturelle en quittant le parti du roi et en essayant de changer l'état des affaires, en conséquence le roi Mithridate Eupator a envoyé de nouveau Diophante avec une armée ; malgré l'approche de l'hiver, Diophante prenant avec lui ses hommes et les plus vigoureux de nos concitoyens, marcha rapidement sur les châteaux mêmes des Scythes ; mais arrêté par les tempêtes, il retourna vers le littoral, prit Kerkinitis et les Murailles et entreprit d'assiéger les habitants de Kalos-Limen. Mais, Palakos pensant que la saison combattait pour lui, ayant réuni tous les siens et entraîné la nation des Reuxinales, la Vierge [Artémis] qui, en tout temps, a été la protectrice des Chersonésites et qui alors assista Diophante, annonça, par les prodiges qui se manifestèrent dans son temple, les événements qui allaient s'accomplir et donna courage et audace à l'armée tout entière. Diophante ayant disposé ses troupes avec habileté, le roi Mithridate Eupator remporta une victoire brillante et digne d'une mémoire éternelle, car des hommes de pied, peut-être n'y en eut-il pas un qui se sauva, et des cavaliers très peu échappèrent. Sans perdre un moment pour agir, Diophante, prenant son armée, marcha aux premiers jours du printemps sur Chabae et Néapolis ; (...) » (*IOSPE I*, 352 -traduction de Egger retouchée par P. Foucart dans *BCH*, 5, 1881, pp.70-87).

perdus, après avoir livré bataille contre le roi Palakos. Il marche à nouveau sur les forteresses de Chabae et Neapolis.

Penchons-nous à présent sur l'amorce informative que nous offre l'inscription : quels sont donc les Scythes dont il est question dans le décret ? Quelles sont leurs relations aux Grecs établis en Crimée ?

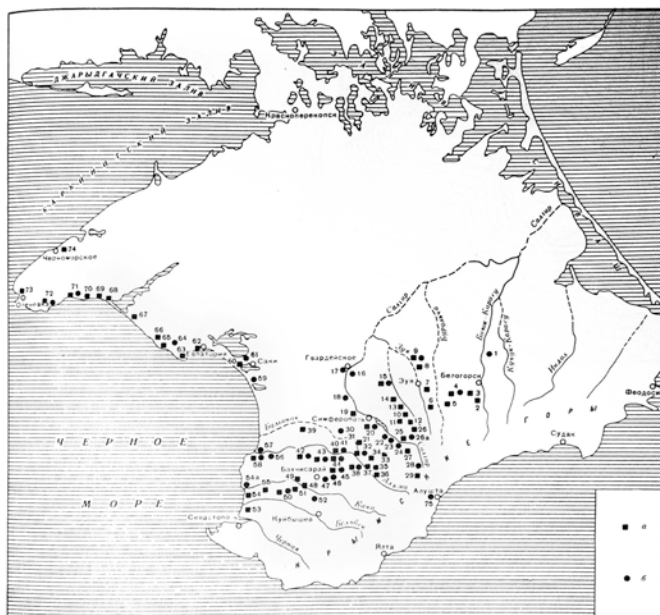
La culture que nous nommons « scythe » et dont nous pouvons admirer les ors dans les musées d'Ukraine et de Russie nous renvoie en fait à une multiplicité de peuplades partageant des traits culturels communs et évoluant dans une aire géographique gigantesque à cheval sur l'Europe et l'Asie. Ces peuplades furent réceptives, à travers les siècles, aux influences des civilisations chinoise, perse ou grecque, en intégrant des éléments et servirent régulièrement de vecteurs culturels ou économiques dynamiques, tout en conservant des caractéristiques propres. Ceux que les Grecs désignent sous le nom collectif de *Skuthai*, « Scythes », sont des représentants de tribus nomades proches les unes des autres par la culture, le système économique et l'idéologie et qui ont peuplé le bassin septentrional de la mer Noire, soit une zone comprise entre le Danube et le Caucase. Les archéologues soviétiques sont parvenus à appréhender l'évolution sociale et historique de ces tribus nomades et ont conclu à leur grande capacité d'adaptation. L'économie pastorale des peuplades scythes fonctionne en réponse aux données environnementales et s'adapte au mieux aux conditions de vie difficiles de la steppe.

La culture scythe s'établit au nord de la mer Noire au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Elle entre progressivement en interaction avec les peuplades locales sédentaires pratiquant l'agriculture ; la fondation de colonies grecques sur la côte septentrionale de la mer Noire va ensuite créer une dynamique économique que Ju. A. Vinogradov et K. K. Martchenko décrivent comme tripartite dans leur article « The Scythian period in the Northern Black Sea region »<sup>3</sup> ; elle mêle les États grecs et les communautés agricoles sédentaires et semi-sédentaires du sud de l'Ukraine aux sociétés nomades pastorales. Les échanges commerciaux et les liens politiques qui vont se mettre en place semblent se développer de manière profitable pour les trois parties et ne seront remis en cause que par l'arrivée de nouveaux groupes nomades, vers 475 av. J.-C. Une nouvelle période de stabilité ne sera atteinte qu'une génération et demie plus tard (475-300 av. J.-C.), qui verra le florès des échanges commerciaux entre les États grecs de Crimée et une aristocratie scythe semi-sédentarisée. C'est de cette époque que datent notamment les trésors des kourganes de Solokha, Tolstaja Moguila, Koul'-Oba, Karagodeouachkh ou encore Ak-Bouroun qui sont bien connus du grand public. La bataille que livre le roi scythe Atéas au général macédonien d'Alexandre le Grand Zopyrion marque l'un des derniers hauts-faits à mettre au compte de la « Grande Scythie »<sup>4</sup>. L'arrivée par vagues successives de peuplades sarmates, au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., assène un coup de grâce aux équilibres économiques, politiques et militaires en vigueur jusque-là. Les Scythes sont repoussés en Crimée où ils se sédentarisent au contact des peuplades

<sup>3</sup> Ju. A. Vinogradov et K. K. Marcenko, « The Scythian period in the Northern Black Sea region », in *Antiquity*, 63, 1989, pp.803-813.

<sup>4</sup> Voir à ce propos l'ouvrage de référence de A. Ju. Alekseev, conservateur au musée d'Etat de l'Hermitage de Saint-Petersbourg, « Chronographie de la Scythie européenne (VII<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère) », Saint-Petersbourg, 2003 (en russe), ainsi que l'ouvrage richement illustré de A. Ju. Alexeev, L. L. Barkova et L. K. Galanina, « Nomades des steppes. Les Scythes, VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », Paris, 2001. Mme Véronique Schiltz a publié des synthèses remarquables sur la culture des steppes qui se font l'écho des recherches menées en URSS durant plusieurs décennies.

locales. C'est cette ultime étape de la « Grande Scythie » ou plutôt l'un de ses avatars qui fait l'objet de notre exposé. La culture que les archéologues soviétiques ont désigné dès les années 1940 du terme de « scythe tardive » ou « scythique » correspond en fait à un mélange de plusieurs peuplades dont le substrat est pour partie scythe et qui conserve quelques traits culturels propres aux sociétés nomades pastorales<sup>5</sup>. Le royaume scythique de Crimée à la tête duquel se trouve Palakos a donc un visage et un contenu ethnique différents de celui de la « Grande Scythie » et figure une société au faciès matériel homogène organisée sous l'égide d'un chef de clan.



*Ill.1 : Carte de la Crimée (d'après O. D. Dashevskaja)*

L'âge d'or de ce royaume scythe tardif se situe au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : son apogée est documenté tant par le témoignage de monnaies et d'inscriptions que par les quelques mentions qui sont faites de Palakos et de son père Skilouros chez Strabon. Quelques passages du géographe font un écho étonnant à l'inscription de Chersonèse : en VII.4.7, par exemple, on lit que Skilouros et ses fils firent construire des places fortes dont ils se servirent comme bases d'opération contre les généraux de Mithridate, dont Palakion, Chabon et Neapolis. Ce même Skilouros conquiert pour son royaume une puissance redoutée : la cité grecque d'Olbia demande son protectorat et servira ainsi les désirs d'expansion des Scythes qui obtiennent un débouché portuaire de premier plan. La frappe d'une monnaie de bronze au nom du « basileus Skilouros »<sup>6</sup> ajoute au prestige du roi et symbolise le florès des relations commerciales et politiques entre les Grecs et le royaume scythe tardif.

Avant de traiter plus en détail de la forteresse royale de « Neapolis scythica » ou Naples des Scythes, je me propose de parcourir brièvement l'étendue du royaume scythe tardif, d'en cerner les

<sup>5</sup> Les travaux entrepris par l'archéologue soviétique Schultz dans l'immédiat après-guerre ont valeur pionnière pour la compréhension de la culture scythe tardive ; voir plus récemment, AAVV, « Sur le Pont-Euxin (en mémoire de P.N. Schul'ts) », Symferopol', 2004 (en russe).

<sup>6</sup> Voir Ju. G. Vinogradov et S. D. Kryzickij, « Olbia. Eine altgriechische Stadt im nordwestlichen Schwarzmeerraum », Leiden, 1995, pp.141-142.

points névralgiques qui sont autant de fortifications réalisées sous le règne de Skilouros<sup>7</sup>. Un premier coup d'œil sur la carte répertoriant les établissements de culture scythe tardive en Crimée nous amène à constater la densité de l'occupation de l'espace compris entre le massif montagneux du Sud de la Crimée et la steppe d'une part, du littoral occidental compris entre Sévastopol' et Tchernomorskoe, d'autre part (Ill. 1)<sup>8</sup>.

Le territoire soumis au joug du roi Skilouros peut être divisé en quatre zones :

1. Les établissements fortifiés de la **zone centrale** se concentrent autour de Neapolis scythica et apparaissent quasi simultanément, soit aux alentours de 250 av. J.-C. La présence récurrente de fragments d'amphores de Cnide estampillées à Neapolis et dans d'autres établissements importants, tel Bulganak ou Kermen-Kyr, autorise cependant à rapporter la première occupation scythe de cette zone à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'implantation d'un établissement scythe sur le plateau de Neapolis ne doit rien au hasard : c'est à cet endroit que se croisaient les routes marchandes qui menaient au sud à Chersonèse, à l'est aux cités grecques du Royaume du Bosphore. La conquête au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. d'un comptoir grec bâti sur la rivière Al'ma donne au royaume scythique le contrôle sur les échanges commerciaux avec Kalos-Limen et Olbia.

2. La construction d'avant-postes dans la **zone orientale** du royaume vise avant tout à garder la haute main sur la voie commerciale menant au royaume du Bosphore ; ces places fortes (Arginskoe, Jaman-Tash) ont également une fonction défensive et marquent l'extension maximale des Scythes tardifs à l'est de la presqu'île de Crimée.

3. La **zone nord-ouest** correspond au littoral criméen occidental s'étendant de Kizil-Jar au sud à Kalos-Limen au nord où s'égrenaient des établissements grecs compris dans la chôra de Chersonèse. Ces colonies ont toutes été conquises par Skilouros durant la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle et ont été absorbées et intégrées au royaume scythe. Toutes sont équipées d'un système de fortification comprenant fossé, remblai et remparts à revêtement de pierres qui s'inspirent manifestement des techniques de construction grecque (Beljaus, Juzhno-Donuslavskoe, Kul'tschuk, Tchajka, etc.). L'habitat trahit tantôt une planification grecque –des maisons de type hellénistique, tantôt reflète les coutumes nomades –des yourtes d'un diamètre pouvant atteindre plus de trois mètres, disposées de manière chaotique à quelque distance les unes des autres.

4. On se contentera de mentionner pour la **zone sud-ouest** la forteresse d'Al'ma-Kermen qui abrite-  
ra au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. une garnison romaine.

Repliée sur une colline rocheuse de forme triangulaire **Neapolis des Scythes** fut la principale cité fortifiée du royaume scythe tardif. Lieu de résidence du roi, situé là où la steppe rencontre les montagnes, un complexe palatial y est bâti dès le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. La citadelle est aujourd'hui intégrée au tissu urbain de la ville moderne de Symferopol' sous la forme d'une réserve archéologique [Ill. 2].

<sup>7</sup> Sur ce point, voir l'ouvrage de O. D. Dashevskaja, « Les Scythes tardifs en Crimée », Moscou, 1991 (en russe).

<sup>8</sup> Planche 1, p.57, de O. D. Dashevskaja, *op. cit.*



*Ill.2 : Photographie du site de Neapolis Scythica (Artyom Petrenko/IASA)*

Initiées par I. P. Blaramberg dès le début du XIXe siècle, les investigations archéologiques menées à Neapolis des Scythes, la capitale du royaume, avaient déjà révélé le haut degré d'hellénisation de l'aristocratie de cet état semi-barbare. D'autres campagnes archéologiques, entamées dès la fin de la Seconde Guerre Mondiale, livrèrent un matériel confirmant la nature régulière des relations entretenues avec des Grecs, qu'elles furent commerciales, politiques ou militaires<sup>9</sup>. Des avancées significatives pour notre compréhension de l'histoire et du rôle politique de ce royaume barbare ont été réalisées ces dernières années, qui l'ont arraché définitivement à l'indifférence. Les études récentes de Ju. P. Zajtsev, de Ju. G. Vinogradov et de A. E. Puzdrovskij ont notablement contribué à en préciser les contours et à réévaluer l'importance du royaume scythique tardif sur la scène politique régionale.

Le relief équestre dit de Palakos a été découvert en 1827 sur le territoire de Neapolis Scythica dans des circonstances inconnues [Ill. 3]. Il est aujourd'hui conservé au Musée des Antiquités d'Odessa<sup>10</sup>. Le monument est remis à I. Blaramberg qui fouille alors la citadelle et qui croit reconnaître dans le cavalier le fils de Skilouros, Palakos. Le relief est abîmé et a été retrouvé en trois morceaux ; il est haut de 2,05m, large de 1,33m et épais de 16 cm. L'originalité du relief tient non seulement à sa découverte dans la zone palatiale de la citadelle mais aussi au fait que s'y trouvent mêlés des éléments grecs et barbares. Le cavalier porte un chapeau conique, sa coiffe est retenue par un bandeau qui laisse s'échapper une longue chevelure retombant jusque sur les épaules. Celui que l'on authentifie comme Palakos porte une chemise fermée à la taille par une ceinture dans la boucle est visible sur le relief. Il porte des braies et ses pieds sont emmitoufflés de longues chausses. Un genre de chlamyde fixée sur l'épaule par une fibule semble se déployer derrière lui. De sa main droite, il soulève une lance alors que sa main gauche tient les rênes.

<sup>9</sup> Dans une étude méticuleuse consacrée à un capitaine de flotte grec, Posideos fils de Posideos, engagé par Skilouros pour lutter contre les pirates, J. Hupe réunit tous les documents épigraphiques concernant ce Grec établi à Neapolis Scythica; il déduit l'origine de Posideos de manière convaincante et fait de lui un Rhodien issu des rangs de la « Finanzaristokratie » de l'île. Cf. J. Hupe, « Überlegungen zu den Statuenweihungen des Posideos an Achilleus und rhodische Gottheiten aus Neapolis Scythica (Krim) », in *Eurasia Antiqua*, 2003, 9, pp.281-301.

<sup>10</sup> Le relief est publié par P. N. Schul'ts en 1946, dans la collection des « Communications brèves » de l'Institut de l'histoire de la culture matérielle (KSIIMK, Léninegrad) sous le titre « Portraits sculptés des rois scythes Skilouros et Palakos » ; voir dernièrement, A. A. Volochinov, « Sur la question de la datation du relief équestre dit de Palakos », in AAVV, « Sur le Pont-Euxin (en mémoire de P.N. Schul'ts) », Symferopol', 2004 (en russe).

Le harnachement du cheval attire en particulier notre attention : sa bride est ornée de phalères qui évoque l'équipement scythe. Le motif du cavalier héroïque qui s'élance victorieux est bien connu et trouve de nombreuses illustrations à l'époque hellénistique, période à laquelle pourrait se rapporter le relief. Le complexe palatial érigé à Neapolis Scythica témoigne de l'attrait qu'a exercé l'hellénisme sur l'aristocratie de l'époque de Skilouros : le roi fit construire un ensemble palatial fortifié dont la façade principale était scandée de colonnes doriques et agrémentée de statues de divinités grecques en marbre<sup>11</sup>. Un bâtiment à portique, un mégaron peint, un pressoir à vin complètent encore cet ensemble et nous fondent à penser que l'on fit appel pour leur construction à des architectes et artisans grecs provenant d'Olbia ou d'autres cités grecques du Pont-Euxin. Dès le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le plateau rocheux se mue en forteresse royale protégée par d'épaisses murailles. Un complexe palatial y est érigé qui sera une première fois détruit lors d'un incendie, en 135 av. J.-C., avant d'être rebâti dans les années 120 puis ruiné lors des campagnes militaires de Diophante.

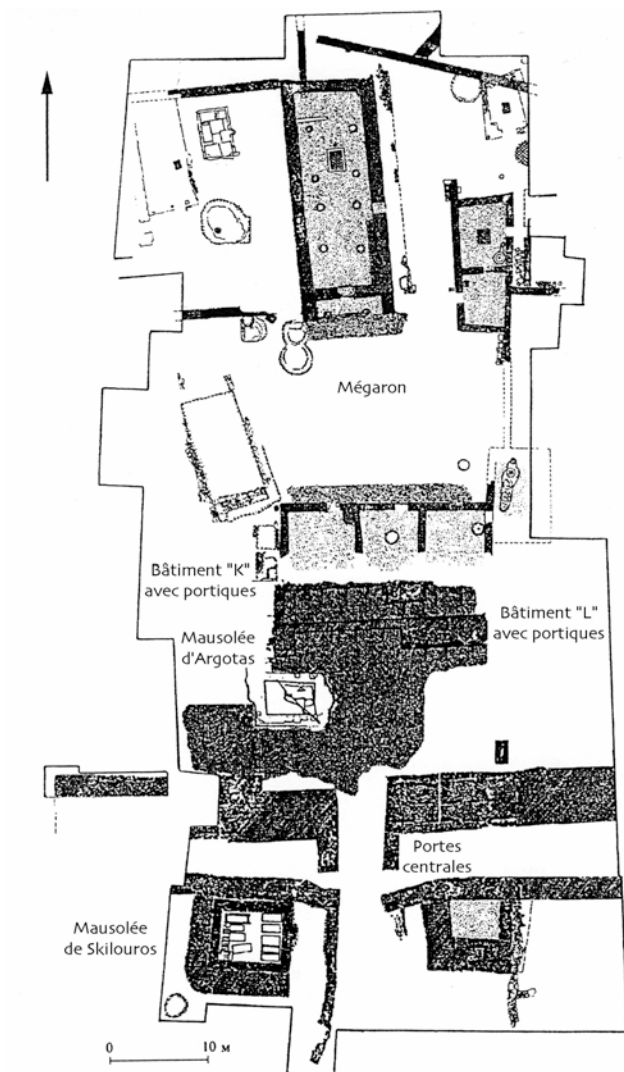


*Ill.3 : Relief équestre dit de Palakos (Musée des Antiquités, Odessa ; Artyom Petrenko/IASA)*

Le complexe architectural que l'archéologue ukrainien Ju. P. Zajtsev désigne sous le terme de « Palais-Sud » correspond à un ensemble de 2500 m<sup>2</sup> situé à proximité des portes centrales et qui aurait fonctionné jusqu'en 111 av. J.-C. [Ill. 4] La construction centrale, baptisée « mégaron », est un bâtiment de 25 mètres de long pour 10 mètres de large, n'abritant qu'une seule salle aux murs épais de 1,5 m et dont la paroi occidentale était peinte. Le toit était couvert de tuiles provenant de Sinope. Un foyer prenait place au centre du bâtiment. Un grand nombre d'objets en terre cuite –autels et thymiateria peints de couleurs vives– ont été découverts à l'intérieur et à l'extérieur du mégaron, ce qui lui confère une qualité rituelle évidente. Le bâtiment abritait encore des statues dont seuls quelques frag-

<sup>11</sup> Ju. P. Zajtsev a considérablement renouvelé l'étude de la capitale du royaume scythe tardif ; il est l'auteur de nombreux articles portant sur le roi Skilouros et dirige les fouilles archéologiques de la citadelle de Neapolis Scythica dont il restitue l'aménagement du II<sup>e</sup> siècle av. notre ère au III<sup>e</sup> siècle après notre ère. Voir Ju. P. Zajtsev, « Le mausolée de Neapolis des Scythes », in *Arkheologia*, 1, 1992, pp.93-99 ; id., « Neapolis des Scythes aux II<sup>e</sup> siècle av. n.è. – III<sup>e</sup> siècle de n.è. », Kiev, 1995 (thèse de doctorat) ; id., « Skilouros et son royaume », in *VDI*, 2, 1999, pp.127-148 ; id., « Nouveau monument épigraphique de Neapolis des Scythes », in *Arkheologia*, 1,2003, pp.44-53. Ses travaux sont publiés en langue russe.





Ill. 4 : Plan du Palais Sud de Neapolis Scythica (d'après Ju. P. Zajtsev))

ments sont conservés. La façade d'apparat du mégaron, tournée vers le sud, était décorée de colonnes doriques et de statues de divinités grecques en marbre.

Le mégaron était entouré de bâtiments plus petits dont une construction comportant trois pièces, au sud, qui communiquait avec une cave à vin où l'on pressait le raisin –l'on y a mis au jour un pressoir et quatre pithoi. Il s'agissait là sans doute d'une installation destinée à l'usage du palais. Un bassin construit en pierres de taille exactement jointes et recouvertes d'un enduit peint prenait place à l'ouest du mégaron. Un bâtiment quadrangulaire ne recelant originellement qu'une seule tombe qu'accompagnaient les dépouilles de trois chevaux a été interprété comme étant le mausolée d'un roi<sup>12</sup>. Le défunt reposait en position assise ; une panoplie comprenant un casque attique, une épée celtique, des pointes de flèches et de lances ainsi que de nombreux ornements en or constitue l'inventaire de la tombe. Le mausolée servit ultérieurement à l'inhumation

d'autres dépouilles mortelles, toutes richement parées et témoignant de leur haut statut social. La datation archéologique de l'ensemble funéraire, sa situation même conduisent Jurij P. Zajtsev à penser que nous sommes en présence du tombeau royal qui a dû recevoir la dépouille du roi Skilouros.

<sup>12</sup> Voir Ju. P. Zajtsev, « Le mausolée de Neapolis des Scythes », in *Arkheologia*, 1, 1992, pp.93-99 (en russe).



## DIFFERENZ IM KONTAKT – KULTUR ALS PROZESS: EXEMPLA ZUM PTOLEMÄISCHEN ÄGYPTEN

UNDINE STABREY, BASEL

undine.stabrey@unibas.ch

Interkulturelle Kontakte mit ihren mannigfaltigen Motiven, Mechanismen und Wirkungen sind im Globalisierungszeitalter in allen Kulturwissenschaften ein beliebtes Thema verschiedenster Herangehensweisen geworden<sup>1</sup>. Dabei ist der Ansatz, sich interkulturellen Begegnungen aus der Perspektive ihrer Prozesshaftigkeit zu nähern<sup>2</sup>, insbesondere für die Untersuchung alter Kulturen sehr fruchtbar. So lässt sich die scheinbare Starre des Materiellen überwinden und als Materialisiertes von Begegnungen erfassen<sup>3</sup>. Im Folgenden werden exemplarisch sehr unterschiedliche Produkte kultureller Kontakte des ptolemäischen Ägypten im 3. und 2. Jh. v. Chr. einander gegenübergestellt. Aus der inhaltlichen und medialen Differenz ihrer Aussage(fähigkeit) lassen sich gattungsübergreifend Tendenzen konstatieren, die typische Charakteristika der graeco-ägyptische Kontaktsphäre dieser Zeit aufzeigen. Im Ergebnis lassen sich Momente direkter, situativer interkultureller Begegnungen (Papyri) fassen und solche, die als „ergebnishafte“ Manifestationen langfristiger Kulturkontakte (Skulptur) zu verstehen sind: Gerade unterschiedliche Gattungen mit ihren spezifischen Aussagemöglichkeiten sollten stärker als differente Modi kultureller Zeitlichkeit in den Blickwinkel der altertumswissenschaftlichen Vergangenheits(re-)konstruktion gerückt werden. So lassen sich solche Charakteristika kultureller Prozesse wie Innovation, Konflikt, Widerspruch und Widerstand in materialanalytischen Kulturwissenschaften besser herauskristallisieren.

Herondas, der hellenistische Poet kleiner Szenen des Alltags, beschreibt in den *Mimiambi*<sup>4</sup> um 270 v. Chr. wie ein Mädchen zu Hause in einer griechischen Stadt über die lange Abwesenheit ihres Liebsten grübelt. Eine Kupplerin kommt vorbei und nutzt diesen Umstand, um sie für einen Kunden anzuwerben. Die Kupplerin: „Über 10 Monate ist es nun her, dass Mandris nach Ägypten ging, und Du hast kein einziges Lebenszeichen von ihm. Er ist trunken einer neuen Liebe und hat Dich vergessen. Aphrodites Hauptwohnsitz ist nun dort (unten). In Ägypten haben sie alles, was es gibt, sei es

---

<sup>1</sup> u.a. H. Antor (Hrsg.), Inter- und Transkulturelle Studien. Theoretische Grundlagen und interdisziplinäre Praxis (Heidelberg 2006).

<sup>2</sup> Vgl. K. H. Hörning / R. Winter (Hrsg.), Widerspenstige Kulturen. Cultural Studies als Herausforderung (Frankfurt am Main 1999) 7-10.

<sup>3</sup> Dies wird insbesondere deutlich in Anbetracht einer Fülle von Kulturbegriffen, die Kulturen, als Entitäten begreifen und/oder in binären Oppositionspaaren denken -pars pro toto: Natur versus Kultur, Kultur versus Kultur – so U. Gotter, „Akkulturation“ als Methodenproblem der historischen Wissenschaften, in: S. Altekamp / M. Krumme / R. M. Hoffer, Posthumanistische Klassische Archäologie. Historizität und Wissenschaft von Interessen und Methoden (München 2001) 255-286. Zugleich ist derzeit eine enorme Öffnung der einzubeziehenden Kategorien, insbesondere in den Sozial- und Kulturwissenschaften, positiv zu verzeichnen. Es ist m.E. in den Altertumswissenschaften für einen erweiterten Kulturbegriff zu plädieren, wie es auch in großen Bereichen der Kulturanthropologie und -philosophie inzwischen üblich ist. Siehe u.a. O. Schwemmer, Kulturphilosophie. Eine medientheoretische Grundlegung (München 2005) 22-44, oder: A. Davidovic, Kultur und Identität, in: Soziale Gruppen - kulturelle Grenzen. Die Interpretation sozialer Identitäten in der Prähistorischen Archäologie (Münster 2006) 39-59. Dem erweiterten Kulturbegriff nach Davidovic impliziert sind im wesentlichen zwei Bedeutungen: 1. Formen menschlicher Lebensgestaltung in spezifischen Räumen und spezifischen Zeiten. Kultur bezeichnet damit, wie Menschen denken und handeln. 2. bezeichnet der Begriff die menschliche Kompetenz, sich mittels Symbolfähigkeit eine physische und soziale Umwelt anzueignen.

<sup>4</sup> I. C. Cunningham, Herodas, Mimiambi (Leipzig 1987) 28.

*von irgendwo aus der weiten Welt: Reichtum, Sportstätten, Macht, wundervolles Klima, Ruhm, Sehenswürdigkeiten, Philosophen, junge Männer, einen Schrein der Geschwistergötter, einen aufgeklärten König, das Museion, Wein ... kurz, alles, was man sich wünscht. Und Frauen! mehr Frauen – bei Hades' Persephone – als der Himmel Sterne aufzuweisen hat.“*<sup>5</sup>

Diese Sicht aus der Ferne auf das frühere ptolemäische Ägypten – die nach paradiesischen Leben am Nil klingt – ist in der griechischen Welt weit verbreitet<sup>6</sup>. Wie sieht es nun in Ägypten selbst aus? „Innenansichten“ sind dank der Quellenlage in größter Menge und in unterschiedlichsten Facetten bekannt. Hier gilt: Die folgenden Beispiele werden als geschlossene (Einzel)Systeme betrachtet im Sinne ihrer historischen Einmaligkeit.

Ein monumentalisiertes Kommunikationsmittel interkulturellen Dialogs bildet ein schwarzer unterlebensgrosser Kopf mit „griechischem“ Gesicht und „ägyptischer“ Kopfbedeckung (Abb. 1)<sup>7</sup>. Wie zusammengesetzt, besteht der Kopf aus einem „griechisch-hellenistisch“ gestalteten Gesicht und einer orientalischen Zipfelmütze, die in ihrer scharfkantigen Ausarbeitung nach Machart ägyptischer Königskopftücher gearbeitet ist<sup>8</sup>:

Hier werden, gerade durch den Kontrast, typische Kennzeichen der griechischen und ägyptischen Darstellungsweise anschaulich, die als Resultate kultureller Kontakte zu verstehen sind: Denn die nebeneinander gesetzten griechischen und ägyptischen Formulierungen in dieser Plastik werden in Ägypten von den verschiedenen kulturellen Betrachtern verstanden.

Der Kopf, als Teil eines öffentlichen Monuments, stellt im weitesten Sinne einen als Perser diffamierten Griechen (Seleukiden) im ptolemäischen Ägypten des 3. oder 2. Jhs. v. Chr. dar<sup>9</sup>. Dabei dient er mit seiner politisch hoch aufgeladenen Intentionalität als Kommunikationsmedium der antiseleukidischen Propaganda der Ptolemäer<sup>10</sup>. Die symbolische Äußerung eröffnet, quasi von Ergebnissen vormaliger interkultureller Kontakte weiterführende interkulturelle Kontaktmöglichkeiten. Einzelne Elemente wurden nach Kontext und Interessenlage taktisch eingesetzt. Ergebnisse wie der Perserkopf sind bestens geeignet, um nach Bedingungen und Selektionsmechanismen von Umsetzungen bereits stattgefundener Kontakte zu fragen. In ihnen zeigen sich Konsequenzen und Gewohnheiten, die eine vertiefte Kenntnis der kontaktierenden Kulturen voraussetzen.

<sup>5</sup> N. Lewis, *Greeks in Ptolemaic Egypt* (Oxford 1986) 10. Im Folgenden: Lewis.

<sup>6</sup> Von Homer (Od. 9, 382) über Herodot (Hist. 2) bis Theokr., Id. 14, 58-68. Siehe dazu exemplarisch und differenziert für Memphis: D. Thompson, *Memphis Under The Ptolemies* (Princeton 1988) 82-105.

<sup>7</sup> Material: Tonalit, H.: 12 cm; B.: 10,4 cm. G. Hubo, *Originalwerke in der archäologischen Abteilung des archäologisch-numismatischen Instituts der Georg. August-Universität (Göttingen 1887)* 127. s. auch <http://viamus.uni-goettingen.de/fr/mm/db/k>. U. Stabrey, *Ein Perserkopf aus schwarzem Stein in der Sammlung des Archäologischen Instituts Göttingen* (Magisterarbeit Göttingen 2004, Publ. demnächst).

<sup>8</sup> Stabrey a. O. (Anm. 7) 25.

<sup>9</sup> Stabrey a. O. (Anm. 7) 64-69.

<sup>10</sup> W. Huß, *Der makedonische König und die ägyptischen Priester* (Stuttgart 1994) 11f. 94. Ders., *Ägypten in hellenistischer Zeit 332 – 30 v. Chr.* (München 2001) 284 mit Anm. 249. B. Funck, „König Perserfreund“. Die Seleukiden aus Sicht ihrer Nachbarn, in: Ders. (Hrsg.), *Hellenismus. Beiträge zur Erforschung von Akkulturation und politischer Ordnung in den Staaten des hellenistischen Zeitalters* (Tübingen 1994) 201f.

Eine Gegenfrage oder anders, eine, die diese These zu ihren Anfängen befragt, ist: Wie war Umgang mit kultureller Differenz in direkten, in ersten Kontaktsituationen oder -momenten abseits symbolischer Äusserungen?



*Abb. 1. Unterlebensgrosser Kopf aus Tonalit in Göttingen (Augenrekonstruktion: Zellstoff und Edding) (Photo: U. Stabrey, Institut für Klassische Archäologie und Sammlung der Gipsabgüsse Göttingen, 2004)*

Kontaktverhalten im interkulturellen Alltag dokumentieren die unzähligen Papyri. Teilweise wie Live-Berichte, eingefrorenen Momentaufnahmen gleich, bieten sie Einblicke in fast alle Gesellschaftsschichten und Themenbereiche kultureller Gegenwartigkeit, insbesondere der Chora. Unter dem Aspekt des Umgangs mit kultureller Differenz im direkten Kontakt schauen wir auf folgende Exempla: Wohnen von Ägyptern und Griechen in einem Haus sowie Arbeiten an den Bewässerungsanlagen. Die Texte aus dem Fayyum des Zeitraumes zwischen 260 und 220 v. Chr.<sup>11</sup> sind repräsentativ für unterschiedliche Reibungspunkte zwischen beiden Gruppen<sup>12</sup>.

Kleruchen, griechisch-makedonische Militärsiedler waren für den Kriegsfall in Ägypten stationiert und bildeten dabei einen Großteil der Landarbeiter. Sie bewirtschafteten das vom Staat übergebene Land oder verpachteten es, blieben eine begrenzte Zeit oder für immer, und arbeiteten wie alle in Ägypten Beschäftigten unter Vertrag<sup>13</sup>. Für solche, die länger blieben, wurden Häuser gebaut, jene die nur kurzzeitig stationiert waren, wohnten oft unentgeltlich bei der Bevölkerung<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> Damals entstanden zahlreiche griechische Siedlungen, von den 1 800 qkm der Gesamtfläche wurden 1200 qkm kultiviert. Das Fayyum ist eine ca. 1800 qkm große Senke westlich des Nils, die während des MR landwirtschaftlich erschlossen wurde und seither zu den fruchtbarsten Gegenden Ägyptens zählt. In frühptolemäischer Zeit wurde das schon vorhandene Bewässerungssystem wieder in Stand gesetzt und ausgebaut. G. Garbrecht, Wasserspeicherung im Fayum (Mörris-See). *Legende oder Wirklichkeit*, in: Ders. (Hg.): *Mitt. aus dem Leichtweissinstitut der TU Braunschweig*, Hf. 89, 1989, 1-15.

<sup>12</sup> vgl. die publizierte Vielzahl von derartigen Texten z.B. in: C.C. Edgar (Hg.) *Zenon Papyri. Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire* (Kairo 1925 -1940) in fünf Bänden mit knapp 60 000 Texten /-fragmenten.

<sup>13</sup> Lewis 21 f., M. Rostovzeff, *Gesellschafts- und Wirtschaftsgeschichte der hellenistischen Welt I* (Darmstadt 1955) 285.

<sup>14</sup> J. Hengstl, *Griechische Papyri als Zeugnisse des öffentlichen und privaten Lebens* (München 1978) 374.

„ Wir finden ... einige Häuser, die als „Unterkunft“ zugeteilt sind vor, deren Dächer von den Besitzern runter gerissen wurden; einige haben sogar die Haustüren blockiert oder Altäre davor gestellt (so dass sie wie Heiligtümer aussehen). Das haben sie in der Absicht getan, nicht einquartieren zu müssen. [ ... ]

Bitte, (Oh König,) wenn wir Engpässe bei den Quartieren haben, ordne an, von den Hausbesitzern zu erzwingen, die Altäre wegzurücken, so dass wir diese Häuser an die jetzt kommenden Oberaufseher zuteilen können.“<sup>15</sup>

Der Papyrus aus dem Jahr 242 v. Chr. schildert zunächst Kontaktverweigerung, der direkte Umgang mit den Fremden wird hier in drastischer Weise abgelehnt, zugleich illustriert er den Druck auf die Hausbewohner, die verpflichtet waren, Fremde einzuquartieren. Die Ägypter hatten die Dächer abgedeckt und Altäre vor die Haustür gestellt, um auf diese Weise den Einquartierungen zu entgegen<sup>16</sup>. Offensichtlich wollten sie die Fremden nicht – zumindest nicht in der Privatsphäre. Eine andere Situation: „Dem König Ptolemaios Gruß von Asia. Ich erleide Unrecht von dem Quartiergeber Pooris. Mein Ehemann Machatas nämlich war im Orte Pelusion einquartiert und hatte sein Quartier mit dem Pooris geteilt und in seinem Teil eine Kapelle der syrischen Göttin und der Aphrodite Berenike erbaut, wobei ihm eine halbfertige Mauer auf der Scheidelinie zwischen dem (Teil) des Pooris und dem meines Mannes gehörte. Als ich aber die Mauer vollenden wollte, damit man nicht in unseren Teil steigen könne, hinderte Pooris das Bauen, obgleich ihm die Mauer gar nicht gehört, sondern aus Missachtung, weil mein Mann gestorben war. Ich bitte nun Dich, oh König, dem Strategen Diophanes aufzugeben, an den Epistates Menander zu schreiben, er möge, wenn sich die Mauer als unsere erweist, den Pooris nicht uns am Bauen hindern lassen, damit ich zu Dir, oh König, geflüchtet mein Recht erlange.“<sup>17</sup>

Asia, die Frau eines Kleruchen bittet in geläufiger Form um Schutz vor dem ungewollten Nachbarn Pooris, da dieser dem Abschluss einer beidseitigen Trennungsmauer zwischen den Quartieren entgegenwirkt<sup>18</sup>. Es zeigt sich bei den in Vielzahl erhaltenen Texten zu Soldatenunterkünften, daß das Zusammenwohnen oft Schwierigkeiten bereitete. Zumindest ist nichts überliefert, was das Gegenteil beschreibt - angesichts der Quellenkategorie nicht wunderlich. Diese Konflikte sind einerseits durch das Eindringen in die Privatsphäre verantwortet, und andererseits durch die in zahlreichen Beschwerdeschriften von Ägyptern beschriebene Arroganz der Soldatenbauern. Sie begegneten der einheimischen Bevölkerung mit argen Ressentiments<sup>19</sup>.

<sup>15</sup> U. Wilcken, Grundzüge der Chrestomatie und Papyruskunde I (Leipzig 1912) 34 f. Text 449.

<sup>16</sup> Vgl. auch: Ders. UPZ II, Papyri aus Oberägypten. Erste Lieferung (Berlin 1935) 22 f.

<sup>17</sup> P. Enteuxeis 13 Magdola, 222 v. Chr., aus: J. Hengstl, Griechische Papyri als Zeugnisse des öffentlichen und privaten Lebens (München 1978) 375.

<sup>18</sup> Im Original werden diese Wohnungen, in denen die Soldaten stationiert sind, als Stathmoi bezeichnet. Das sind v.a. Quartiere, die an länger stationierte Kleruchen vergeben werden.

<sup>19</sup> Die Griechen vermieden allzu viel Kontakt, indem sie häufig ihren „Kleros“, das gepachtete Land, nicht selbst kultivierten, sondern weiterverpachteten, um von der Pacht in größeren Griechensiedlungen zu wohnen. Eine Tendenz zu verbesserter Interaktion ergibt sich erst im 2. Jh.

Eine ähnliche Zuspitzung von Kontaktsituationen sehen wir in der gemeinsamen Arbeitswelt - hier an einer Bewässerungsanlage. *„Die Dammwächter an Zenon. Wisse, dass wir den Lohn für 2 Monate nicht erhalten haben, auch nicht die Kornzuteilung, aber die nur für einen Monat. Du tätest nun gut dran, uns zu bezahlen, damit wir uns keiner Gefahr aussetzen, indem wir Dir auf diese Weise Dienst leisten. Auch ist der Kanal voll. Daher: wenn Du uns bezahlst (gut); wenn aber nicht, werden wir weglaufen, es geht uns nämlich nicht gut. Gehab Dich wohl.“*<sup>20</sup> Die Dammwächter sind jene, Ägypter, die für die Erhaltung und das Auffüllen der Wasserkanäle zuständig sind. Im Text wird deutlich, dass die Arbeiter in einer massiven Notlage sind und damit drohen, im entscheidenden Moment zu fliehen: – der Kanal ist voll, die Bewässerung soll losgehen – also die Felder überflutet werden. Die Arbeiter sind sich während des Streikes ihrer Unentbehrlichkeit bewusst, da sie maßgeblich auch für das Erntergebnis verantwortlich sind; der Beschwerdebrief geht an den Chefindenieur und Bauleiter des Bewässerungsprojektes persönlich, an Kleon von Kaunos.

Hauptgrund der Schwierigkeiten ist hier die mangelnde Entlohnung und Nahrungsmittelversorgung. Hinzu kommen lange Arbeitszeiten – teilweise wurden sie bis zu 10 Monate zu Bewässerungsarbeiten herangezogen. Zeit, in der diese ihrer eigentlichen Tätigkeit entzogen und zu den verordneten gezwungen werden konnten (und wurden), wenn sich nicht genug <Freiwillige> finden liessen (was meist der Fall war).

Diese weniger bekannten Papyrustexte machen Kommunikationsintensitäten während des Kontaktes bewusst. Sie machen, im Gegensatz zu Dokumenten wie beispielsweise dem oben besprochenen schwarzen Kopf, den schwierigen Weg eines sog. Kulturkontakts anschaulich. Hindernisse, Vorurteile und Animositäten, die ein solcher, um erfolgreich zu sein, zu überwinden hat, werden offenbar, ebenso Kontaktmomente wie Kontaktaufnahmen bzw. Kommunikationssituationen. Abgrenzung und Beharren im Prozess kultureller Begegnungen, wie sie exemplarisch genannte Texte veranschaulichen, stehen im Gegensatz zu vielen anderen Medien. Formen interkulturellen Kontaktes – wie in dem Perserkopf visualisiert –, geben u.a. komplexe Repräsentationsmechanismen wider und oder sind symbolische Äußerungen einer wie auch immer gearteten Intention, die grundlegende Formen interkultureller Kommunikationen und Gemeinsamkeiten voraussetzen. Der Kopf und die Texte vermitteln als Kulturtechnik verschiedene Kontaktsituationen. Ersterer als „Ergebnis“ bereits längeren Kontaktes und Teil offizieller Herrschaftspropaganda, jene als einzelne und partikulare Momente im Prozess direkter Kontaktsituationen. Trotz des völlig verschiedenen Kontextes, oder gerade deswegen, zeigt sich, dass, unabhängig von Gruppenbildungen wie wir sie häufig vornehmen, um „antike Tatsachen zu konstruieren“, die Gegenüberstellung einzelner verschiedenartiger und in sich einzigartiger Exempel Aussagen über gesamtgesellschaftliche Phänomene machen kann. Ganz im Sinne historischer Abläufe.

---

<sup>20</sup> PSI IV (1917) 421. Aus Philadelphia, 2. Hälfte 3. Jh. v. Chr.

## DIE STATUE DES ARIOBARZANES

ZUR VERWENDUNG GROSSFORMATIGER BILDKUNST DURCH DIE IRANISCHE OBERSCHICHT IM  
ACHÄMENIDENZEITLICHEN KLEINASIEN

*BRUNO JACOBS, BASEL*

*bruno.jacobs@web.de*

Als Alexander der Große auf seinem Eroberungszug die zur Satrapie Phrygien am Hellespont gehörige Troas verlassen und weiterziehen wollte, passierte er anscheinend das Heiligtum der Athena von Ilion. Ein Opferer bemerkte dabei ein Bild des einstigen Satrapen der Provinz Phrygien a. H. Ariobarzanes (1. Hälfte 4. Jh. v. Chr.), das umgestürzt war, und deutete dies als gutes Vorzeichen für den künftigen Verlauf des Feldzuges, insbesondere aber für die weiteren Ereignisse innerhalb der Grenzen der Provinz. Diodor setzt das Omen in direkte Beziehung zur Schlacht am Granikos, die bekanntlich wenige Tage später auf phrygischem Boden stattfand (Diod. XVII 17, 6-7).

Wenn Diodor hier die erste wichtige Niederlage der Perser auf phrygischem Gebiet mit dem Umstand verknüpft, daß die Statue eines Satrapen dieser Provinz am Boden lag, muß man die Möglichkeit einer literarischen Konstruktion in Erwägung ziehen, könnte also vermuten, daß das bedeutungsvolle Zeichen, also auch das Bildnis des Satrapen selbst, eine Erfindung des Autors war. Andererseits kann dieser kritische Vorbehalt genauso gut unbegründet sein und das Denkmal tatsächlich existiert haben. Eine Statue des Ariobarzanes wäre dann eine der ganz wenigen großformatigen Darstellungen persischer Großer, von denen wir Kunde haben. Wenn es das Bildwerk gegeben hat, ging mit ihm eine Antwort auf die Frage verloren, ob und wie sich Iraner im bilderfreudigen Kleinasien darstellen ließen.

Im Gefolge der persischen Eroberung Lydiens um die Mitte des 6. Jhs. v. Chr. kamen Hofbeamte und Soldaten sowie Personen, denen Grundbesitz zugewiesen worden war, nach Kleinasien und im Gefolge der Genannten Händler, Schreiber, Priester und anderes Personal. Die Zahl dieser Zuwanderer läßt sich kaum schätzen, und insbesondere ist nur schwer eine Vorstellung davon zu gewinnen, wie groß von Fall zu Fall der Anteil von Medern und Persern gewesen ist. Nur äußerst selten werden Zahlen genannt, etwa wenn Herodot (Historien III 127) von 1000 Persern spricht, die die Leibwache des Satrapen von Lydien Oroites bildeten. Immerhin wird man im Sinne des von P. Briant geprägten Begriffs der „ethno-classe dominante“ davon ausgehen dürfen, daß jene zahlenmäßig zwar gewiß nicht unbedeutende, aber doch vergleichsweise kleine Gruppe eine soziale Elite bildete.

Anhand der Schriftquellen lernen wir aus naheliegenden Gründen vor allem Militärbefehlshaber und die Spitzen der Lokaladministration genauer kennen. Bei letzteren handelte es sich, wenn nicht einheimische Dynastien amtierten, denen im Rahmen von Autonomieregelungen die Satrapenstellung übertragen war, in der Tat meist um Iraner. Dies ist beispielsweise gut belegt für die Satrapen in Sardes und für jene Familie, die die Statthalter von Phrygien am Hellespont stellte, zu denen auch der eingangs genannte Ariobarzanes zählte.

Bisweilen kam es zu ehelichen Verbindungen zwischen der neuen Elite und der alteingesessenen, wie ein Fall lehrt, über den Xenophon (Hellenica IV 1, 4-15) recht ausführlich berichtet. Demnach beförderte der Spartaner Agesilaos die Eheschließung zwischen dem Paphlagonierfürsten Otys und der Tochter eines Persers namens Spithridates, indem er zunächst das Einverständnis des Brautvaters einholte und dann dem Paphlagonier die Schönheit des Mädchens und die politischen Vorteile einer solchen Verbindung pries. Eine vergleichbare Verheiratung ist wohl der Grund dafür, daß im Fürstenhaus des lykischen Xanthos seit dem späten 5. Jh. v. Chr. einheimische und iranische Namen generationsweise regelmäßig wechselten: Kuprlli – Arppaxu – Xerêi / Xeriga – Erbbina.

Informationen dieser Art vermitteln schlaglichtartig einen Eindruck davon, wie die Eingliederung der Zuwanderer in die vorhandene soziale Stratigraphie vor sich ging. Doch ist damit noch nichts darüber gesagt, ob Perser und Meder in irgendeiner Weise ins kulturelle Leben ihrer Umgebung eingebunden waren bzw. ob und wie sie es beeinflussten.

Plutarchs Erwähnung, daß Ephesos dem Spartanerkönig Lysander gefährdet schien, völlig durch persische Sitten barbarisiert zu werden, weil sich die königlichen Feldherrn dort häufig aufhielten (Plutarch, Lysander 3, 2), ist zu pauschal und wenig aussagekräftig. In der Droaphernes-Inschrift aus Sardeis fassen wir einen Iraner, der durch eine Stiftung in seinem neuen Umfeld hervortrat. Der Text lautet:

Ἐτέων τριήκοντα ἐννέα Ἄρτα-  
 ξέρξεω βασιλεύοντος, τὸν ἀν-  
 δριάντα Δροαφέρνης *vac.*  
 Βαρ(ά)κεω Λυδίας ὑπαρχος Βαρα-  
 δάτεω Δίι. *Blatt.* ...

„Im 39. Jahr der Herrschaft des Artaxerxes (weihte) Droaphernes, der Sohn des Barakes, der Hyparch von Lydien, das Standbild dem Zeus des Baradates. ...“ Die Selbstbezeichnung des Stifters als „Hyparch Lydiens“ gibt Probleme auf, da man, gleichgültig ob man aus der Datumsabgabe 39. *Jahr eines Artaxerxes* eine Datierung 426/25 v. Chr. (Artaxerxes I.) oder 365/64 v. Chr. (Artaxerxes III.) ableitet, den zur jeweiligen Zeit amtierenden Satrapen zu kennen glaubt, nämlich Pissouthnes im einen und Autophradates im anderen Falle. Man wird also davon ausgehen dürfen, daß Droaphernes nicht Satrap war, sich durch die Bezeichnung als Hyparch aber als Mitglied der persisch-medischen Ämterelite ausweisen wollte.

Für das Repräsentationsverhalten der neuen Elite wäre es nun wenig aufschlußreich, wenn es sich bei der von Droaphernes gestifteten Statue tatsächlich, wie L. Robert seinerzeit annahm, um ein Bild des Gottes Auramazda handelte, man also lediglich die religiöse Motivation zur Kenntnis nehmen und sich nach dem Aussehen des Anathems fragen könnte. Robert rückte das mutmaßliche Götterbild nämlich in die Nähe der laut Clemens Alexandrinus (Protr. 5, 65, 1) von Artaxerxes II. gestifteten Kultbilder der Aphrodite Anaïtis. Dies ist allerdings schon deshalb problematisch, weil Βαραδάτεω, das Robert als iranisches Epitheton des Zeus auffaßte, nicht Dativ ist, wie Robert wollte, sondern Genitiv, für die Frage, wie das Standbild, ausgesehen haben mag, also gar nicht auszuwerten ist. Insbe-

sondere aber weil die Weihung als *andriás*, also mit einem Begriff bezeichnet wird, der für Götterbilder ungebräuchlich ist, schloß P. Briant, daß es sich bei jener Stiftung am ehesten um ein Bild des Droaphernes selbst gehandelt habe. Damit aber wird die Weihung zu einem Parallellfall zur bei Diodor überlieferten Statue des Ariobarzanes, die den Ausgangspunkt unserer Überlegungen bildete. Zwar sind uns beide Denkmäler nicht erhalten, doch können wir weiter der Frage nachgehen, wie sich die beiden Stifter in den jeweiligen Heiligtümern hinsichtlich ihrer Kleidung und des stilistischen Habitus ihrer Bildnisse präsentierten.

Im Folgenden sollen einige Werke der Reliefplastik und der Wandmalerei daraufhin untersucht werden, ob sie in der Lage sind, Analogieschlüssen auf die genannten rundplastischen Bildwerke eine Grundlage zu geben und eine Vorstellung davon zu vermitteln, wie sich Perser in Kleinasien darstellen ließen. Aus naheliegenden Gründen erwartet man stets, entsprechende Zeugnisse an den Satrapensitzen zu finden.

Nicht zuletzt deshalb wurden die bekannten Stelen und weitere Reliefs aus Phrygien am Hellespont in der Vergangenheit häufig als Zeugnisse der Repräsentationsbemühungen der persischen Entourage des Satrapen angesprochen und die Reliefs als „graeco-persisch“, bisweilen gar als „achämenidisch“ bezeichnet. Dabei wurden häufig enge Beziehungen zur Kunst der Achämenidenresidenzen in Babylon, Susa, Pasargadaï oder Persepolis beschworen, obwohl die Denkmäler dieser weder stilistisch noch ikonographisch oder thematisch nahestehen.

Entscheidend ist, daß gerade die Reliefs vom Satrapensitz Daskyleion überhaupt nicht enger mit Iranern in Verbindung zu bringen sind. So ist auf einer an diesem Ort gefundenen Stele ein gewisser Manes, also der Träger eines einheimischen Namens, als Stifter genannt. Und die Namen von 'ŠY (Ašay) und seinem Sohn 'LNP (Elnāp), für den eine bekannte Stele in Daskyleion errichtet wurde (Abb. 1), sind ebenso westsemitisch wie der von PDY (Padi), dem eine Türstele aus Daskyleion gilt, und – vermutlich – der des 'DH (Addā) dessen Stele im benachbarten Sultaniyeköy gefunden wurde. Nur der Stifter des letztgenannten Denkmals trägt mit 'RYBM (Ariyābāma) wohl einen iranischen Namen. Da die Verstorbenen in den letztgenannten Fällen anscheinend Semiten waren, können die Denkmäler nicht als Zeugnisse für das Repräsentationsgebaren der persisch-medischen Oberschicht gelten.

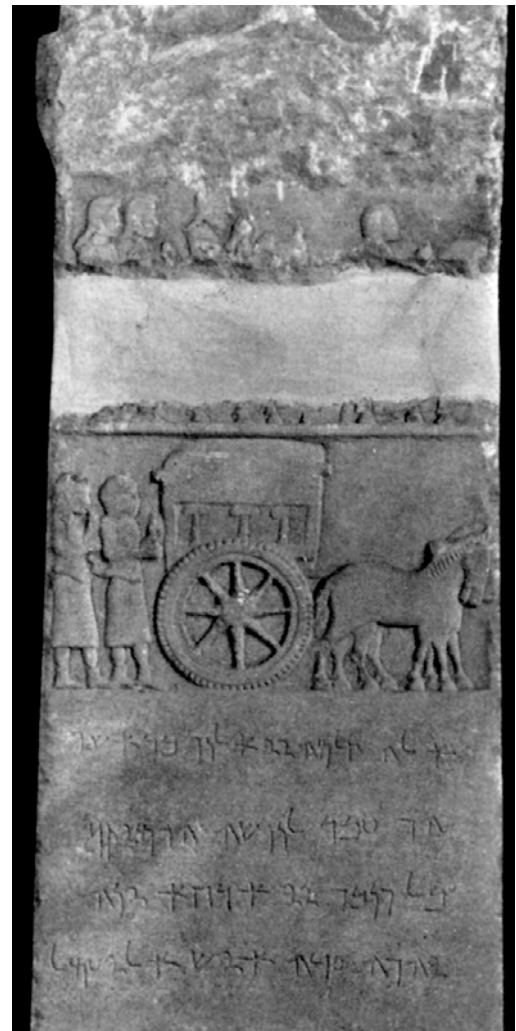


Abb. 1. Istanbul, Archäologisches Museum  
Inv. Nr. 5764: Stele des Elnāp aus Daskyleion,  
nach J. Borchhardt, *IstMitt* 18, 1968, Taf.  
41,2.



Ein wenig anders ist dies vielleicht beim Payawa-Sarkophag von Xanthos. Eine seiner Inschriften besagt, daß der persische Satrap Autophradates Payawa „diesen [χρ]uwata“ gegeben habe, womit vielleicht das über der Inschrift befindliche Relief bezeichnet wird, das Payawa bei einem Empfang durch den persischen Satrapen zeigt (Abb. 2). Wenn mit [χρ]uwata tatsächlich das Relief gemeint ist, diente das Bildwerk den Repräsentationsbemühungen zweier Herren, nämlich sowohl denen des Beschenkten als auch denen des Stifters. Nun greift das Bild zwar ein Sujet auf, das wir auch auf den berühmten Schatzhausreliefs aus Persepolis finden, präsentiert dieses aber formal in demselben Gewand wie die übrigen Darstellungen an jenem Sarkophag.

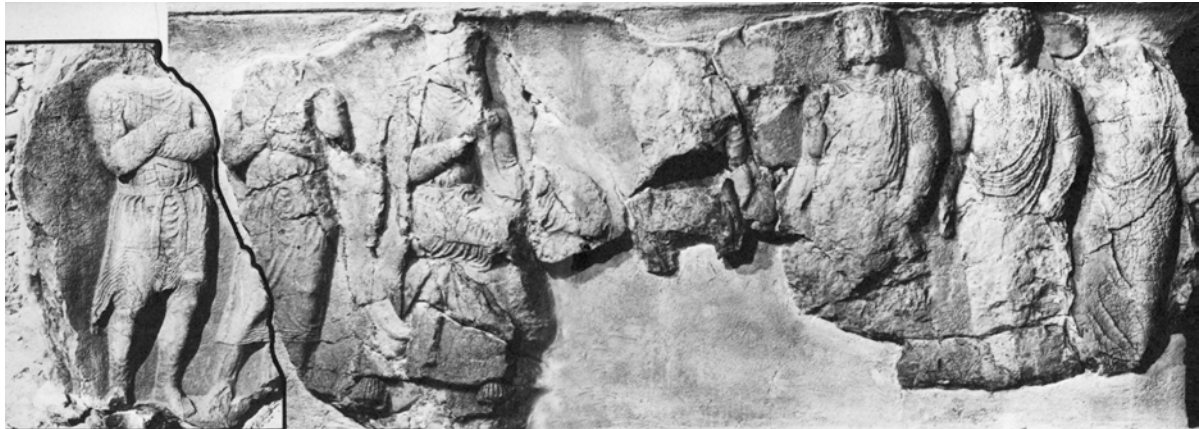


Abb. 2. London, British Museum / Antalya, Archäologisches Museum: Payawa-Sarkophag aus Xanthos, Westseite (Photomontage), nach B. F. Cook, *Greek and Roman Art in the British Museum* (London 1976) Fig. 97.

Dasselbe gilt für das Nereidenmonument, das in der griechischen Formensprache der Zeit um 400 v. Chr. unter anderem die aus Persepolis bekannten Themen Audienz, plaudernde Beamte und Geschenkbringer gestaltet. Vielleicht wollte hier ein Mitglied einer Nachkommengeneration auf die familiäre Bindung eines seiner Vorfahren an ein renommiertes westiranisches Adelshaus, also an die höfische Elite, verweisen.

Wenn sich aus diesen Beispielen überhaupt eine Vermutung über das Repräsentationsverhalten der Iraner in Kleinasien ableiten läßt, dann die, daß sie zur Selbstdarstellung die gleichen formalen Mittel einsetzten wie die Einheimischen.

Diese Annahme bestätigt das Grab Karaburun II, dessen Grabherr aller Wahrscheinlichkeit nach ein Perser war. Denn in der Gelageszene an der Westseite der Grabkammer präsentiert er sich im Kypassis, einem Gewand, das ihn allem Anschein nach als Perser auswies (Abb. 3).

Nun ist das Ambiente der Szene – nicht nur das Gewand des Grabherrn, sondern auch die Kleidung der Diener und die benutzten Gefäße – ganz orientalisches, und dies gilt auch für zahlreiche Antiquaria in der Prozession an der Süd- und manches Detail in der Kampfszene an der Nordwand des Grabes; stilistisch aber ist die Ausmalung ein griechisches Werk des Strengen Stils. Und nur unter der Voraussetzung, daß das Gewand den Inhaber tatsächlich hinsichtlich seiner Ethnizität identifiziert, können wir die Ausstattung überhaupt als Auftrag eines Persers einordnen.

Der Grabherr von Karaburun II nutzte mit der repräsentativen Gestaltung seines Grabes eine Möglichkeit, die sich ihm im Reichszentrum nicht geboten hätte, denn repräsentative Bildkunst war dort ausschließlich dem Herrscher vorbehalten. Die in Kleinasien neu etablierte Elite mußte die entsprechenden repräsentativen Möglichkeiten folglich erst für sich erschließen. Vermutlich deshalb treten die in Daskyleion tätigen Iraner in den großformatigen Denkmälern vor Ort zunächst kaum hervor, während sie in den wenigen bisher vorgelegten Inschriften auf Tonbullen aus Daskyleion das statistische Übergewicht haben, das man erwarten würde. Erst mit der Nachricht über die Statue des Ariobarzanes greifen wir indirekt ein Zeugnis des gewachsenen Repräsentationswillens eines persischen Satrapen. Es ist anzunehmen, daß Ariobarzanes mit derselben Vorbehaltlosigkeit wie der Grabherr von Karaburun II auf die im westlichen Kleinasien verfügbaren Möglichkeiten zurückgriff und die gebotenen Vorlagen weitgehend ungebrochen übernahm. Auffällig könnte seine Statue – wie auch die des Droaphernes – allenfalls dadurch gewesen sein, daß sich der Dargestellte wie der Grabherr von Karaburun im Kypassis präsentierte.



*Abb. 3. Karaburun II: Wandmalerei von der Westwand der Grabkammer, nach M. Mellink, AJA 77, 1973, Taf. 44.*

Wir fassen zusammen: Für uns sind Repräsentationsbemühungen der iranischen Oberschicht im achämenidenzeitlichen Kleinasien, in welchem Umfang es sie auch immer gegeben haben mag, schwer zu erkennen, denn der Mangel an einer eigenen Tradition, aber auch die Faszination, die von den lokal gebotenen Möglichkeiten ausging, bedingten, daß man sich in seinem Repräsentationsgebaren ganz ähnlich verhielt wie die alteingesessenen Eliten. Erst mit zunehmender Vertrautheit mit dem neuen Medium und vielleicht auch in Erkenntnis der potentiellen Breitenwirkung erschloß man sich neue Einsatzmöglichkeiten. Eine solche nutzte im 4. Jh. der Auftraggeber der Reliefs von Meydancikkale (Abb. 4), einer Festung im Rauhen Kilikien. Hier griff man nicht nur thematisch und ikonographisch,

wie es verschiedentlich geschah, sondern ausnahmsweise auch stilistisch auf die achämenidische Hofkunst zurück, was als Besonderheit sofort ins Auge gefallen sein muß, und setzte damit womöglich das Spannungsverhältnis gegenüber der zu kontrollierenden Umgebung programmatisch um. Man zeigte, daß der *pārsa martiya*, der „persische Mann“, wie es in einer Achämeniden-inschrift (DNa 43 f. 46) heißt, das Land kontrollierte, und gab der Bildkunst, indem man sie zur Betonung der eigenen Identität einsetzte, eine neue Bedeutungsdimension.



Abb. 4 Meydancikkale: Reliefblock 1, nach A. Davesne / F. Laroche-Traunecker (Hrsg.), *Gülner I* (Paris 1998) 302 Fig. 3.

#### Literatur:

- R. Altheim-Stiehl / M. Cremer, Eine gräko-persische Türstele mit aramäischer Inschrift aus Daskyleion, *EpigrAnat* 6, 1985, 1-16.
- O. Bingöl, *Malerei und Mosaik der Antike in der Türkei* (Mainz 1997).
- P. Briant, *Droaphernès et la statue de Sardes*, M. Brosius / A. Kuhrt (Hrsg.), *Studies in Persian History: Essays in Memory of David M. Lewis*, *AchHist* XI (Leiden 1998) 205-226.
- A. Davesne / F. Laroche-Traunecker (Hrsg.), *Gülner I. Le site de Meydancikkale, Recherches entreprises sous la direction d'Emmanuel Laroche (1971-1982)* (Paris 1998).
- R. Gusmani / G. Polat, *Manes in Daskyleion*, *Kadmos* 38, 1999, 137-162.
- B. Jacobs, *Griechische und persische Elemente in der Grabkunst Lykiens zur Zeit der Achämenidenherrschaft*, *SIMA* 78 (Jonsered 1987).
- B. Jacobs, *Achämenidische Kunst – Kunst im Achämenidenreich. Zur Rolle der achämenidischen Großplastik als Mittel der herrscherlichen Selbstdarstellung und der Verbreitung politischer Botschaften im Reich*, *AMIT* 34, 2002, 345-395.
- B. Jacobs, *Zur bildlichen Repräsentation der iranischen Oberschicht im achämenidenzeitlichen Kleinasien* (im Druck).
- E. Laroche, *Les épitaphes lyciennes*, P. Demargne (Hrsg.), *Tombes-maisons, tombes rupestres et sarcophages*, *FdX* V (Paris 1974) 123-149.

- A. Lemaire, Les inscriptions araméennes de Daskyleion, T. Bakır u.a. (Hrsg.), Achaemenid Anatolia. Proceedings of the First International Symposium on Anatolia in the Achaemenid Period, Bandırma 15-18 August 1997, PIHANS XCII (Leiden 2001) 21-35.
  - M. Nollé, Denkmäler vom Satrapensitz Daskyleion, Antike in der Moderne 2 (Berlin 1992).
  - L. Robert, Une nouvelle inscription grecque de Sardes. Règlement de l'autorité perse relatif à un culte de Zeus, CRAI 1975, 306-330.
  - R. Schmitt, Iranische Namen in den indogermanischen Sprachen Kleinasien (Lykisch, Lydisch, Phrygisch), M. Mayrhofer / R. Schmitt (Hrsg.), Iranisches Personennamenbuch V. Iranische Namen in Nebenüberlieferungen indogermanischer Sprachen, Fasz. 4 (Wien 1982).
  - N. Sekunda, Persian Settlement in Hellespontine Phrygia, AchHist III (Leiden 1988) 175-196.
  - Chr. Tuplin, Xenophon and the Garrisons of the Achaemenid Empire, AMI 20, 1987, 167-245.
-

## **DIE IBERISCHEN SKULPTUREN VON PORCUNA**

### **EINHEIMISCHE LEISTUNG ODER GRIECHISCHER KULTURIMPORT?**

*OTHMAR JAEGLI, BASEL*

*othmar.jaeggi@unibas.ch*

Die iberischen Skulpturen vom Cerrillo Blanco, einem flachen Hügel in Nähe der heutigen Kleinstadt Porcuna (Provinz Jaén), überraschen durch ihre hohe Qualität und ihre reiche Bilderwelt. Wissenschaftlich stellen sie eine Herausforderung dar, da sie Fragen nach der Entstehung dieser Plastik im 5. Jh. v. Chr., ihrer Bedeutung, ihrem kulturellen Kontext und möglichen griechischen Einflüssen stellen.

Aufgrund des häufig unwegsamen Geländes mit steilen Küstengebirgen spielten die Flussläufe für die Iberische Halbinsel seit jeher eine wichtige Rolle als Verkehrswege. So erstaunt es nicht, dass der in der Antike bis ins Obere Andalusien hinein schiffbare Guadalquivir, in dessen Nähe sich auch unser Fundort befindet, bereits im 8. und 7. Jh. das Kernland der orientalisierenden Kulturen des sagenumwobenen Tartessos bildete.

Die Archäologie definiert die iberische Kultur aufgrund materieller Parameter wie Siedlungsstrukturen und Keramik und setzt ihren Beginn im Laufe des 6. Jhs. fest. Abgesehen von tendenziösen Berichten antiker Schriftsteller, die im Zuge der Eroberung im 2. und 1. Jh. v. Chr. einige spärliche Streiflichter auf die Einheimischen werfen, gibt es keine schriftlichen Quellen. Entsprechend fällt es aus heutiger Sicht schwer, die komplexe Ikonographie der iberischen Bilderwelt zu verstehen und zu entschlüsseln.

Die plastischen Ensembles von Porcuna wurden 1974 und 1975 entdeckt. Der Fundkontext ist leider nur ungenügend publiziert worden; aus den Berichten geht lediglich hervor, dass fast alle der ca. 1500 Fragmente in einem Graben gefunden worden sind, der in der Antike wohl zu diesem Zweck angelegt wurde und zum Teil mit schweren Steinplatten zugedeckt war. Im Umfeld wurden keine grösseren Bauten festgestellt. Die archäologische Feldforschung dokumentierte in Nähe des Fundortes zwei Nekropolen, die dem 7. und 6., beziehungsweise dem 4. Jh. v. Chr. angehören. Ob die Skulpturen in einem funerären Kontext standen oder ein Heiligtum ausstatteten, bleibt aber offen. Fest steht, dass sie unter freiem Himmel aufgestellt waren. Dabei weist das Fehlen von Verwitterungsspuren auf dem relativ weichen Kalkstein darauf hin, dass ihre Zerstörung relativ kurz, wohl einige wenige Jahrzehnte nach ihrer Aufstellung erfolgte.

Der fragmentierte Befund vermittelt das Gefühl eines systematisch durchgeführten Bildersturzes, dessen Zerstörungswut sich vor allem gegen die menschlichen Köpfe und Gesichter gerichtet hatte. Anschliessend wurde der grösste Teil der Fragmente eingesammelt und sorgsam bestattet, was an einen geplanten und bewusst durchgeführten Akt, einen Ikonoklasmos denken lässt. Vergleichbare Zerstörungen verwüsteten in der Übergangszeit vom 5. zum 4. Jh. verschiedene Nekropolen und Heilig-

tümer, wobei Ursachen und Auslöser uns aus heutiger Sicht rätselhaft bleiben. Walter Trillmich sprach etwa von sozialen Umwälzungen, wofür es aber keine weiteren Hinweise gibt. Denn soziale Umwälzungen setzen doch wohl eine soziale Dialektik voraus, aber weder sind Wandel von Produktionsmethoden noch der Besitzverhältnisse nachzuweisen. Genauso wenig lässt sich ein religiöser Wandel oder ein Antagonismus zwischen Ikonoklasten und Ikonodulen anhand der verfügbaren Quellen fassen.

Fragmente attisch rotfiguriger Keramik des 4. Jhs in der Füllschicht des Grabens liefern einen Terminus ante quem. Ganz in der Nähe des Fundortes liegt zudem eine Nekropole des 4. Jhs. v. Chr., in deren Gräbern mehrere Fragmente der Skulpturen als Bauteile Verwendung fanden. Die stilistische Homogenität des Ensembles legt eine Entstehung innerhalb einer relativ kurzen Zeit in der zweiten Hälfte des 5. Jhs. nahe. Die Zerstörung und anschliessende ‚Bestattung‘ der Fragmente erfolgte möglicherweise Ende des 5. oder zu Beginn des 4. Jhs. v. Chr.

Die bekannteste Gruppe von Porcuna zeigt den Kampf zweier Krieger (Abb. 1), besteht aus lokalem Kalkstein und ist im heutigen Zustand ca. 1 Meter 30 hoch. Dieselben etwas unterlebensgrossen Dimensionen kennzeichnen auch die übrigen Skulpturen des Fundorts.

Der siegreiche, voll gerüstete Krieger zügelt sein aufbäumendes Pferd mit der linken Hand, mit der er auch seinen Schild trägt. Mit seiner Rechten rammt er dem unterlegenen Gegner am Boden einen Speer mitten ins Gesicht, wobei er dem Verletzten mit dem linken, wuchtig proportionierten Bein auf die Hand tritt. Die Gruppe steht auf einer Plinthe und führt den Höhepunkt eines dramatischen Kampfgeschehens vor. Zwischen den heftig, in komplizierten Stellungen bewegten Figuren entstehen komplexe Bezüge, sie verschmelzen zu einer in sich geschlossenen, kompakten Komposition.

Stilistisch fallen zunächst die glatten, sphärisch gespannten Oberflächen der Figuren auf, die ursprünglich durch Bemalung strukturiert waren. Wir bemerken eine Konzentration auf die wesentlichen Elemente, wobei der Bildhauer Details wie die Waffen, die Rüstung oder das Pferdegeschirr mit grosser Präzision angab. Bewegungen und Körperproportionen interpretierte er hingegen nach einem eigenen Formenkanon, demgemäss wuchtige Schenkel und Hüften Kraft und Schnelligkeit der Beine ausdrücken. Vermeintlich harte Gegenstände passen sich den darunterliegenden Strukturen organisch weich an, wie der Dolch des Gefallenen der Wölbung des Rumpfes und vor allem der Schild, der über der Kante der Plinthe hinwegzuschmelzen scheint. Die Figuren sind trotz der gesteigerten Bewegung sehr formelhaft gebildet, wie der Pferdekopf deutlich zeigt: Die Augen des Tieres entsprechen festen Formeln, seine Mähne ist zu ornamentartigen Bändern stilisiert.

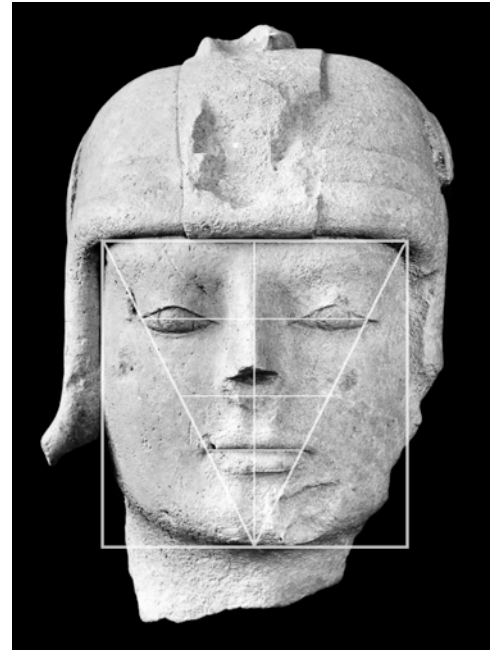
Der freie Umgang mit den Proportionen folgt einem valorativen Blick und gewichtet zum Beispiel den Kopf, der oft im Verhältnis zum Körper zu gross erscheint. Eines der wenigen erhaltenen Gesichter besteht aus einzelnen klar umrissenen Formeln, die einem abstrahierten Körper aufgesetzt sind. Die Verteilung von Augen, Mund und Nase unterliegt innerhalb des quadratischen Umrisses des Gesichtes einer geometrischen Konstruktion (Abb. 2). Hingegen gestaltete der Künstler den Helm mit seinen



Borden und Zierappliken mit so grosser Präzision, dass er fast als Vorlage für einen Nachguss dienen könnte.



*Abb. 1. Kriegergruppe vom Cerrillo Blanco, Porcuna (Prov. Jaén), Museo Arqueológico. Photo: Mus. (Autor)*



*Abb. 2. Behelmter Kopf, Fragment einer Kriegerfigur vom Cerrillo Blanco, Porcuna. Jaén, Museo Arqueológico. Photo: DAI Madrid (P. Witte)*

Formal gesehen wirken die Funde vom Cerrillo Blanco weitgehend homogen. Ihr Stil weist trotz lokalen Charakters klare Referenzen zu anderen iberischen Fundensembles auf und ist somit innerhalb der regionalen Kunstlandschaft gut verankert:

Einen ersten zeitlichen Bezugspunkt markiert der turmförmige Grabbau von Pozo Moro in der Provinz Albacete, durch attische Importkeramik im Innern um 500 v. Chr. datiert. Ohne hier im Einzelnen auf die Bauplastik eingehen zu können, lässt sich verallgemeinernd sagen, dass die Figuren stilistisch altertümlicher, ‚archaischer‘ als die Porcuna-Skulpturen wirken, dennoch verwandte Züge präsentieren: Ähnlich kräftige Beine und Hüften in Schrägansicht, kombiniert mit einer eng gegürteten Taille, die den Oberkörper scharf abgrenzt, charakterisieren auch hier die menschlichen Figuren. Im Gegensatz zur grossflächigen Gestaltung der Körper stehen wiederum präzise erfasste Elemente der Bewaffnung.

Die formal nächsten Vergleichsbeispiele für die Porcuna-Figuren liefern die Funde von El Pajarillo (Huelma, Prov. Jaén), einem Ort, der nicht allzu weit entfernt von Porcuna auf einem Hügel über dem Jalón liegt. Auch dieses Ensemble scheint einem Bildersturz zum Opfer gefallen zu sein, jedoch ohne dass eine sorgsame Bestattung der Fragmente erfolgt wäre. Die Importkeramik im Befund weist diesen Skulpturen ebenfalls eine Datierung in die zweite Hälfte des 5. Jhs. zu. Wie bei den Porcuna-Kriegern dominieren weitgehend glatte, ursprünglich bemalte Flächen die Skulpturen. Im Gegensatz zu den

glatten Flächen sind Elemente wie Gürtel, Zierbänder und Bewaffnung wiederum präzise gearbeitet und scharfkantig abgegrenzt.

Stilistische Vergleiche lassen sich auch zur Dama de Elche ziehen, einer Büste aus der Alcudia de Elche bei Alicante (Abb. 3). Bezüglich ihrer Datierung gehen die Vorschläge auseinander: Einige datieren sie in die zweite Hälfte des 5. Jhs, andere aufgrund stilistischer Vergleiche bereits in das 4. Jh. Die verwandten Tendenzen in der Gestaltung, dem Aufbau des Gesichtes und der Anatomie einerseits und die noch minutiösere Wiedergabe von Schmuckelementen andererseits geben das Gefühl, dass der im Cerrillo Blanco fassbare Stil eine Weiterentwicklung gefunden habe, die sich sowohl in einem barocken Reichtum an Details als auch in einer organischeren Wiedergabe der Kleidung manifestiert.

Der Stil der iberischen Plastik basiert trotz regionaler Abweichungen auf gleichen Vorstellungen, so dass sich von Pozo Moro über Porcuna und Pajarillo bis hin zur Dama de Elche eine Entwicklung abzeichnet, in der innerhalb kurzer Zeit die Grossplastik in Erscheinung tritt, ihre Formensprache einen frühen Höhepunkt und mit der Alcudia de Elche eine barocke Blüte erlebt. Insgesamt entwirft die iberische Rundplastik dieser Periode eine Ästhetik, die von Gegensätzen wie weich und hart, flächig und kleinteilig lebt, die sich auf das ihr Wesentliche konzentriert und diesem Konzept Elemente wie Anatomie, Proportionen und Material unterordnet.

Das reiche ikonographische Repertoire der Porcuna-Skulpturen vereint Kampfgruppen mit Menschen und Ungeheuern, Jagdszenen, erotische Motive, verschiedene Tierarten und Fabelwesen aber auch statische ‚Priester‘, ‚Adoranten‘ und Gabenbringer, wobei letztere eher an ein Heiligtum als an eine Nekropole als Aufstellungskontext denken lassen. Die in allen möglichen Positionen kämpfenden Kriegerfiguren zeichnen insgesamt ein grossartiges Schlachtengemälde. Ob sie wirklich ein einziges Geschehen oder mehrere völlig unabhängige Episoden wiedergaben, bleibt jedoch unserer Vorstellung überlassen. Bestimmte Motive wie ‚Sirenen‘ sind leicht als Bildimporte aus dem griechischen Bereich erkennbar, erscheinen hier aber in lokale religiöse Vorstellungen und Mythen integriert. Dabei reiste wohl nur die ikonographische Formel, nicht aber der ursprüngliche Inhalt mit, so dass eine solche ‚Sirene‘ im Iberischen eine neue, eigene Bedeutung erhielt.

Die inhaltliche Deutung dieser Motive bildet einen Schwerpunkt der spanischen Forschung. So spricht Ricardo Olmos den Fundplatz als ein heroisches Heiligtum an, wo zum einen die heldenhaften Taten mythischer Vorfahren und zum anderen Initiationsriten der jugendlichen Aristokraten dargestellt wären. Die Tierkampfgruppen liest Olmos als allegorisch-symbolische Naturdarstellungen: So reflektiere der Kampf zwischen einem Löwen, der sich auf einer Palmette festkrallt, und einer Riesenschlange zum Beispiel die Erdgewalten, die sich in einem zyklischen, und zugleich mystischen Kampf begegnen.

Diese Deutungen entwickeln eine komplexe Philosophie, die letztendlich aber schwebt und ohne schriftliche Quellen, ohne konkretere Kenntnis der Religion, der Mythen, der geistigen Hintergründe der iberischen Kultur unverbindlich bleibt.



Allerdings führen auch Ansätze, die eher einem Blickwinkel der ‚Klassischen Archäologie‘ entsprechen, in Schwierigkeiten, insbesondere Fragen nach der Entstehung dieser Skulpturen, ihres Stil und ihrer Motive.



*Abb. 3. Dama de Elche, Büste einer Frau, aus La Alcudia de Elche (Prov. Alicante). Madrid, Museo Arqueológico Nacional. Photo: DAI Madrid (P. Witte)*

Ein besonderes Problem stellt dabei die iberische Plastik, die um 500 v. Chr. als Phänomen innerhalb eines geographisch klar limitierten Raumes im Süden und Südosten plötzlich hervortritt, ohne dass Vorstufen wie im Griechischen mit der ‚dädalischen Plastik‘ fassbar wären. Bisher konnten aber im 6. Jh. keine iberischen Steinplastiken dokumentiert werden. Somit bleiben die Skulpturen entwicklungsgeschichtlich ohne Bezugspunkte, ihre Produktion erreicht sowohl in quantitativer als auch in qualitativer Hinsicht von Beginn an einen Höhepunkt, den in der archäologischen Dokumentation zwei frühe Fixpunkte markieren: das oben erwähnte Grabmal von Pozo Moro und die frühere der beiden Reiterfiguren von Los Villares, einer Nekropole in der Provinz Albacete, durch mitgefundene Importkeramik ebenfalls um 500 v. Chr. datiert.

In die Lücke der fehlenden Vorläufer kann eigentlich nur die Kleinkunst treten, die zum Teil importiert, zum Teil lokal hergestellt wurde. Objekte kleinerer Dimensionen sind leicht verhandelbar,

ihre Verbreitung liefert Erklärungen für den Import motivischer und stilistischer Vorlagen. Ein frühes Beispiel dafür liefert die berühmte *Dama de Galera*, die Statuette einer Göttin aus Alabaster, die auf einem Sphingenthron sitzt und auf ihrem Schoß ein Becken hält. Die Öffnung im Kopf erlaubt das Eingiessen von Flüssigkeit, die durch die Brüste wieder austritt und in das Becken einfließt. Wahrscheinlich wurde die Statuette in einer der phönizischen Kolonien in Nordafrika oder an der spanischen Südküste im 7. Jh. hergestellt, anschliessend durch Handel in das Landesinnere gebracht und schliesslich in ein iberisches Grab des frühen 5. Jhs. mitgegeben.

Im späten 6. Jh. beginnt die einheimische Produktion kleinformatiger Bronzen wie des bekannten Kentauren von Rollos und des Thymiaterions von La Quéjola mit der nackten ‚Karyatide‘. Beide Figuren, hergestellt im Wachsauformungsverfahren aus der verlorenen Form, knüpfen direkt an griechisches Formengut an, also an Kleinkunst, die wiederum durch Handel nach Spanien gelangt sein muss. Das im Verhältnis gesehen monumentalste Beispiel gibt eine Bronzefigur des späten 6. Jhs. v. Chr. von Medina de las Torres, die immerhin eine Höhe von rund 40 cm erreicht und stilistisch bereits die glatten, fließenden Flächen der Porcuna-Skulpturen erahnen lässt. Dennoch sind diese Figuren weit entfernt von solch komplexen und dramatisch bewegten Kompositionen wie der Kampfgruppe von Porcuna.

Lange Zeit hielt man die Iberer für einen solchen Sprung von der Klein- zur Grossplastik nicht für fähig. Ein graeco-zentrisches Denken machte in der einen oder anderen Weise die Griechen für diesen zivilisatorischen Sprung verantwortlich. Mehrere Autoren, wie vor kurzem erst Pilar León, glaubten an eine starke griechische Präsenz auf der Iberischen Halbinsel, an eine Kolonisierung durch Ostgriechen, wodurch der archaische Charakter dieser Plastik zu erklären sei. Gerade die qualitativ hochstehenden iberischen Skulpturen erscheinen in dieser Sichtweise als die ‚griechischsten‘: So wurden die Kampfgruppe von Porcuna und die *Dama de Elche* wiederholt mit Werken des Strengen Stils verglichen oder gar mit ausgewanderten griechischen Bildhauern in Verbindung gebracht. Diese im Exil lebenden Künstler hätten entweder selber daran mitgearbeitet oder die verantwortlichen Bildhauerateliers gegründet und geprägt. Auf diese Weise wäre dann eine Art griechischer Kolonialkunst entstanden, die entsprechend der barbarischen Umgebung sich allmählich von den griechischen Vorbildern abgesetzt hätte.

Aber etwas Entscheidendes wird hierbei übersehen: Die iberische Plastik ist nicht eine archaische, provinzielle Variante griechischer Vorbilder, wie der einheimische, innerhalb einer breiteren Kunstlandschaft verankerte Stil dieser Skulpturen zeigt: Es handelt sich um eine einheimische Kunstform, auch wenn bestimmte Formen entlehnt sind und teils an griechische, teils an orientalische Kunst wie im Falle von Pozo Moro erinnern.

Zudem basiert die Annahme einer bedeutenden Präsenz von Griechen auf der Iberischen Halbinsel auf einer sehr dünnen archäologischen Dokumentation. Emporion-Ampurias liegt ganz im Norden bei den Pyrenäen und hatte als kleine Siedlung höchstens regionale Bedeutung für das Umfeld. Weiter

südlich konnten aber keine griechischen Kolonien dokumentiert werden. Die sogenannte iberisch-griechische Schrift im Osten der Halbinsel ist hingegen ein Phänomen des 4. Jhs. und kann nicht als Erklärung herbeigezogen werden. Und den Handel mit griechischer Ware besorgten punisch dominierte, internationale Handelsgesellschaften.

Die üblichen Modelle greifen nicht, denn zum einen lassen sich keine eigentlichen Entwicklungsprozesse rekonstruieren, zum anderen auch keine Vermittler dokumentieren. Vielversprechender erscheint deshalb ein sozio-ökonomischer Ansatz, der beispielsweise von Bodenschätzen ausgeht, deren Abbau zu Handelskontakten führt, einen Mehrwert generiert, die Bildung sozialer Komplexität beschleunigt und die Hierarchisierung oder soziale Stratifizierung akzentuiert. Unter diesen Bedingungen entstünde eine Elite mit einem Führungsanspruch, die dann ein Bedürfnis nach Repräsentation entwickelt. Das Modell scheint auf Iberien übertragbar:

Der Abbau von Silber im Süden und Osten förderte seit dem 7. Jh. Handelskontakte, und die Flüsse boten geeignete Handelswege, so dass die materielle Grundlage für die Ausprägung der iberischen Kultur gegeben war. In diesen Gebieten entstanden die einheimischen Siedlungen mit den grössten Oberflächen. Bis in römische Zeit hinein behielten Andalusien und der Südosten einen grossen Vorsprung in ihrer urbanistischen Entwicklung auf die übrigen Regionen Spaniens bei. Und dieser relativ hohe Entwicklungsstatus erlaubt Rückschlüsse auf die soziale Komplexität und die Annahme einer starken Führungsschicht.

Diese Elite hätte demgemäss in der grossformatigen Plastik eine repräsentative Ausdrucksform und in Nekropolen und Heiligtümern geeignete Bühnen gefunden. Gegen Ende des 6. Jhs. bewirkte das Bedürfnis nach Repräsentation das Erscheinen dieser Plastik innerhalb eines eng definierten Gebietes. Die Plastik selber wäre demnach eine monumentalisierte Form der Kleinkunst, was die importierten Elemente aber auch den einheimischen Stil erklären kann. Vielleicht reflektieren die Körper, die trotz des harten Steins wirken, als wären sie in Ton oder Wachs geknetet und zurechtgedrückt worden, ihre bronzenen, zunächst in Wachs geformten Vorläufer der Kleinkunst.

Alle Fragen lassen sich damit aber nicht klären: Wo konnten sich diese Bildhauer technisch und künstlerisch ausbilden und wie konnten sie in kurzer Zeit eine solche Stilsicherheit entwickeln? In mancher Hinsicht steht die Forschung noch am Anfang, wie es der Gegensatz der Erklärungsmodelle – eigenständige Entwicklung *versus* Kulturimport mittels Direktkontakten – und ihrer Varianten zeigt, deren Diskussion so schnell keinen Abschluss finden wird.

#### *Literatur:*

##### Zu Porcuna:

- R. Olmos, Los príncipes esculpidos de Porcuna (Jaén): una apropiación de la naturaleza y de la historia, Boletín del Instituto de Estudios Giennenses (Jaén), 189, 2004, 19-43.
- ders., Los grupos escultóricos del Cerrillo Blanco de Porcuna (Jaén). Un ensayo de lectura iconográfica convergente, Archivo Español de Arqueología, 75, 2002, 107-122.

- I. Negueruela Martínez, Los monumentos escultóricos ibéricos del Cerillo Blanco de Porcuna (Jaén) (1990).
- J.A. González Navarrete, Escultura ibérica del Cerillo Blanco. Porcuna, Jaén (1987).
- J.M. Blázquez - J. González Navarrete, The Phokaian Sculpture of Obulco in Southern Spain, AJA 89, 1985, 61ff.

Zu den übrigen Themen:

- T. Ulbert (Hrsg.), Hispania Antiqua. Denkmäler der Frühzeit (2001).
  - O. Jaeggi, Der Hellenismus auf der Iberischen Halbinsel (1999).
  - Die Iberer, Katalog der gleichnamigen Ausstellung in Bonn (1997).
  - P. Moret (u.a.), The Fortified Settlement of La Picola (Santa Pola, Alicante) and the Greek Influence in South-east Spain, in: B. Cunliffe – S. Keay, Social Complexity and the Development of Towns in Iberia From the Copper Age to the Second Century AD (1995) 109-125.
  - A.J. Domínguez, New perspectives on the Greek presence in the Iberian Peninsula, in: The Hellenic diaspora from antiquity to modern times, 1. From antiquity to 1453. Proceedings of the First International Congress, Montréal 1988 (1991) 109-161.
-

## GRIECHISCHES VIERECK GEGEN EINHEIMISCHES RUND?

EINE SIMPLIFIZIERENDE GLEICHSETZUNG IN DER SIZILISCHEN ARCHÄOLOGIE DER FRÜHEN EISENZEIT

MARTIN BÜRGE, ZÜRICH

bürge@arch.ethz.ch

In Sizilien gibt es zahlreiche archäologische Fundplätze – meist im Inland gelegen –, in denen neben kreisrunden Hütten auch viereckige oder rechteckige Räume oder gar ganze Gebäudekomplexe nebeneinander und gleichzeitig existiert haben und in Gebrauch waren. Diese Funde umfassen einen zeitlichen Rahmen vom 13. Jh. v. Chr., also der späten mittleren Bronzezeit, bis ins 3. Jh. v. Chr., gesamthaft also eine Zeitspanne von über tausend Jahren.

Als eine der ältesten dieser Siedlungen sei hier Thapsos angeführt, die Siedlung an der Ostküste Siziliens auf der Halbinsel nördlich von Syrakus (Abb. 1).

Als spätes Beispiel mit einer Nutzung von Rund- neben Rechtecksbauten sei auf den Monte Adranone im Westen der heutigen Provinz Agrigent verwiesen, wo eine gleichzeitige Nutzung bis in die Mitte des 3. Jhs. v. Chr. nachweisbar ist (Abb. 2).

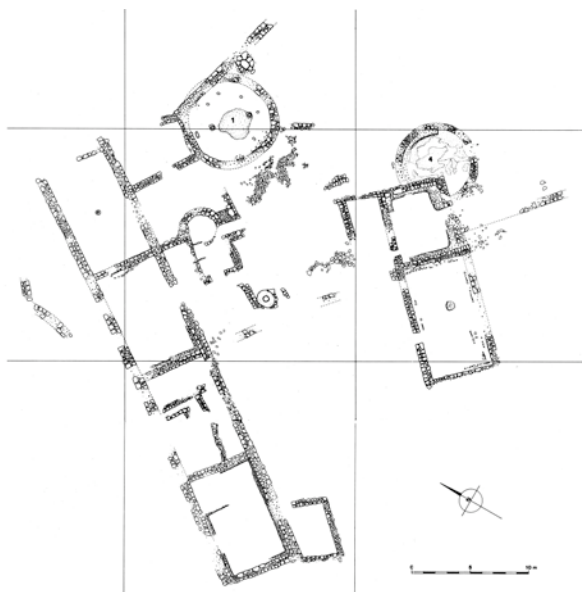


Abb. 1. Thapsos: Gebäude A (Thapsos II) mit Hütte 1 (Thapsos I) sowie Gebäude C (Thapsos III), Hütte 4 (Thapsos I) überbauend, nach G. Voza, Kokalos 26-27, 1980-1981, Taf. 116.

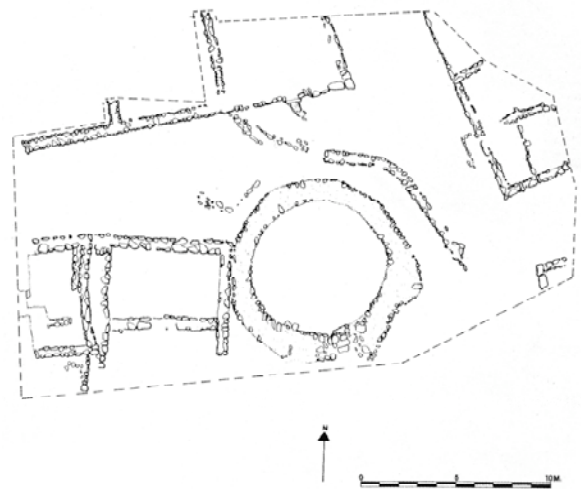


Abb. 2. Monte Adranone: Strassenkreuzung im zentralen Siedlungsgebiet mit Rundbau, Plan, nach G. Fiorentini, Monte Adranone. Itinerari 16 (1995) 78 Abb. 63.

Die Koexistenz von runden Hütten und viereckigen Gebäuden an ein und demselben Fundplatz – manchmal sogar in konstruktiver Verbindung – hat in der Forschung bis heute immer wieder zu grosser Irritation und einer gewissen Ratlosigkeit geführt. Die Frage war und ist, wie das Nebeneinander so grundverschiedener Bauformen zu interpretieren ist.

Die Archäologen jeglicher Interessensausrichtung waren und sind sich darin einig, dass die Rundbauten der einheimischen Bautradition Siziliens zuzurechnen sind. Für die Erklärung der Vierecksbauten dagegen haben sich im wesentlichen zwei Modelle herausgebildet: Entweder wurden viereckige Räume und Gebäudekomplexe in Sizilien als Übernahme aus der mykenischen oder dann aus der griechischen Kultur seit den Koloniegründungen ab der zweiten Hälfte des 8. Jhs. v. Chr. angesehen. In jedem Fall aber wurde der Ursprung der sizilischen Vierecksbauten in einheimischem Kontext immer im ägäisch-griechischen Raum gesucht.

Nicht wenige gingen gar so weit, sizilische Vierecksbauten noch bis ins 7. Jh. v. Chr. als direkt von mykenischen Palästen abhängige Strukturen zu bezeichnen, sofern eine stringente Verbindung zu kolonialen Vorbildern nicht herzustellen war. Der unübersehbare Anachronismus hat die betreffenden Forscher in diesen Fällen merkwürdigerweise nicht irritiert.

Hinter diesen Konzepten verbirgt sich selbstverständlich eine Wertung der beiden sich gegenüberstehenden Kulturen – der einheimisch-sizilischen auf der einen und der ägäisch-griechischen auf der anderen Seite. Die Rundbauten werden als einfache Baukörper verstanden und der scheinbar rückständigeren einheimischen Kultur zugeordnet, die komplexen viereckigen Raumgefüge werden den angeblich überlegenen ägäisch-griechischen Kulturen zugeschrieben.

Doch so einfach können wir es uns nicht machen, der archäologische Befund lässt dies eindeutig nicht zu. Im folgenden soll skizziert werden, dass Vierecksbauten in Sizilien keineswegs nur Kulturkontakten mit dem griechischen Kulturraum zugeschrieben werden können und müssen.

In der Tat sind in Sizilien und Lipari ab der mittleren Bronzezeit (ca. 1500–1250 v. Chr.) Bauten mit runden Grundrissen vorherrschend. Die Entwicklung dahin zeichnet sich schon in der frühen Bronzezeit (ca. 2500–1500 v. Chr.) ab.

Dies war beispielsweise in Thapsos (Phase I) der Fall. In der Phase II allerdings, welche etwa ins 13. und 12. Jh. v. Chr. datiert werden kann, entstehen völlig neue Baukomplexe, die jetzt gerade Mauern aufweisen. Sie treffen teils in stumpfem, teils in spitzem Winkel, sofern es die Topographie aber erlaubt, im rechten Winkel aufeinander. Die schiere Grösse der überbauten Fläche (z. B. Gebäude B: 600 m<sup>2</sup>) und die differenzierte Raumgliederung der Gebäudekomplexe mit Höfen und darum herum gruppierten Räumen zeugen von einer völlig neuen und schlagartig veränderten Bauauffassung gegenüber der Phase Thapsos I mit den einfachen Rundbauten.

Es ist nicht von der Hand zu weisen, dass ein verhältnismässig plötzlicher neuer Input hinter diesem Umbruch steht. Die in dieser Phase neu vergleichsweise zahlreich importierte mykenische Keramik zeigt an, woher dieser Input gekommen sein muss: in diesem Fall zweifelsfrei tatsächlich aus der mykenischen Kultur des ägäischen Raumes.

Zwischen der Phase Thapsos I mit den einfachen Rundhütten und der Phase Thapsos II mit den hochdifferenzierten neuen Baukomplexen ist allerdings kein Bruch zu beobachten. Vielmehr wurden die Rundbauten in Phase Thapsos II weiterbenutzt und auch erneuert, im Falle von Gebäude A sogar sorgfältig in den neuen Bauverband integriert. Im Nordquartier von Thapsos ist ausserdem nachzu-

vollziehen, dass der Wechsel von Rund zu Eckig nicht abrupt vollzogen wurde, sondern dass jüngere Bauten der Phase Thapsos I mehr und mehr ovale oder sogar trapezförmige, also unregelmässig viereckige Grundrisse aufwiesen.

Daraus wird ersichtlich, dass die thapsianische Kultur mit der sukzessiven Verstärkung ihrer Handelsbeziehungen mit dem ägäisch-mykenischen Kulturraum vom 15. bis an den Anfang des 12. Jhs. v. Chr. mehr und mehr ägäische Bauformen kennengelernt, adaptiert und für ihre spezifischen Bedürfnisse eingesetzt hat. Dabei hat sie aber nie ihre Wurzeln vergessen, sondern der Rundbau hat weiterhin eine wichtige Rolle im Selbstverständnis der Kulturträger in Thapsos gespielt.

Der Untergang der mykenischen Palastkultur zu Beginn des 12. Jhs. v. Chr. hat sich auch massgeblich auf Sizilien ausgewirkt. Der überseeische Fernhandel, der von den Mykenern dominiert und kontrolliert worden war, brach in sich zusammen, und damit auch die kulturellen Kontakte Siziliens zum ägäischen Raum. In den drei wichtigsten bekannten Siedlungen der Thapsos-Kultur (Thapsos, Cannatello, Scirinda), die auch eine jüngere Belegung des Siedlungsplatzes aufweisen, äussert sich dies in einem dramatischen kulturellen Niedergang. In Thapsos selber postulierten die Ausgräber zwar eine Siedlungskontinuität bis ins 10. und 9. Jh. v. Chr., diese Ansicht hält einer genaueren Überprüfung aber nicht stand. Vielmehr wurde Thapsos offensichtlich vorerst einmal als Siedlungsplatz völlig aufgegeben. Die Siedlungsschwerpunkte verlagerten sich jetzt auf der ganzen Insel weg von den Küsten hinein ins Inland.

Nach dem heutigen Forschungsstand zu urteilen, wurde auch die rechteckige Bauweise zu diesem Zeitpunkt in Sizilien gänzlich aufgegeben. Gegen diese Tatsache wurde immer wieder das sogenannte Anaktorion von Pantalica als rechteckiger Palastbau der folgenden Periode Pantalica Nord ins Feld geführt. Heute müssen aber so erhebliche Zweifel an seiner Datierung ins spätere 2. Jahrtausend v. Chr. geäussert werden, dass der Bau für die weitere Forschungsdiskussion ausgeklammert werden muss. Mit aller Wahrscheinlichkeit handelt es sich dabei um einen befestigten byzantinischen Gutshof, ein sogenanntes *kastellion*.

In der auf die Thapsos-Kultur in Sizilien folgende Pantalica-Nord- oder Pantalica-I-Kultur (ca. 1250/1200–1150/1000 v. Chr.) kehrt die Bevölkerung Siziliens wieder vollständig zu runden Hausgrundrissen zurück.

Als Beispiel dafür kann die Siedlung auf dem Monte Sabucina bei Caltanissetta in Zentralsizilien der Phase 3B (12.–10. Jh. v. Chr.) genannt werden (Abb. 3). Die hier zu dieser Zeit errichteten Rundbauten waren meist einfache Einraumhäuser, an den ein unregelmässiger Annex angebaut werden konnte, manchmal aber wurden auch mehrere Rundräume zu recht komplexen, mehrräumigen Gebäuden assoziiert.

Am Ende der Phase 3B Sabucinas, also im 10. Jh. v. Chr. und damit zu Beginn der sogenannten Cassibile- oder Pantalica-II-Kultur Siziliens (ca. 1050/1000–850 v. Chr.), entsteht ein für Sabucina nun aber völlig neuartiger Raumkomplex: das Gebäude mit den Räumen XXXIX und XL (Abb. 3).

Im Süden befindet sich der grössere, wohl wichtigere Raum XL, der im Süden aber leider nur schlecht erhalten ist, nördlich davon schliesst sich der kleinere Raum XXXIX an, der – nach den Funden zu schliessen – wohl hauptsächlich als Küche genutzt wurde. Letzterer konnte von aussen über eine Tür im Westen betreten werden, untereinander waren die beiden Räume nicht direkt verbunden. Die Grundrisse sind viereckig, die Winkel, in denen die geraden Mauern aufeinander treffen, orthogonal.

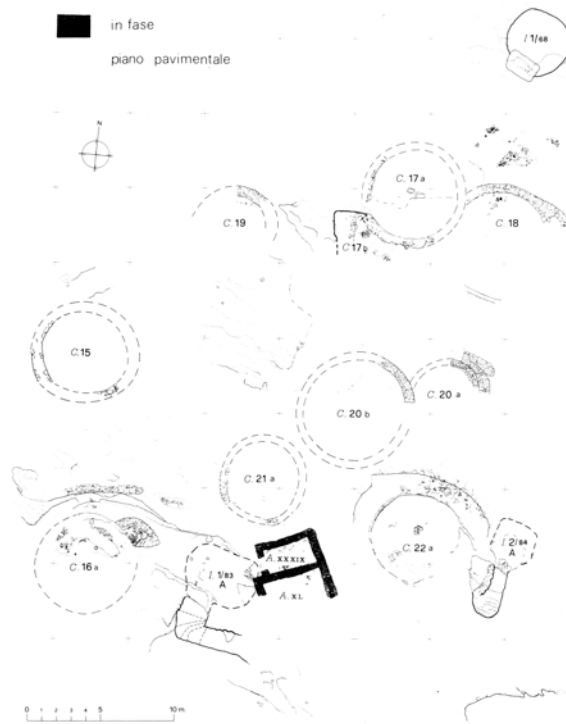


Abb. 3. Sabucina: Phase 3B (12.–10. Jh. v. Chr.), nach R. Mollo Mezzena, in: P. Meli – G. Cavaleri (Hrsg.), *Storia e archeologia della Media e Bassa Valle dell'Himera*, Kongr. Licata/Caltanissetta (1993) 164 Abb. 26.

Plötzlich stellen die Einwohner von Sabucina nun offensichtlich von der runden auf eine viereckige, ja rechteckige Grundrissform ihrer Räume und Gebäude um. Im übrigen wird aber die alte Bautechnik mit einem Mauersockel aus zweischaligem Trockenmauerwerk und darüber einem Aufbau aus Lehm und organischen Materialien beibehalten.

Von den Funden her ist in Sabucina kulturell kein Bruch zwischen der Pantalica-Nord-Phase mit ihren Rundbauten und der Cassibile-Phase mit dem rechteckigen Raumkomplex XXXIX-XL feststellbar. Vielmehr besteht eine deutliche Kontinuität zwischen den beiden. Erst gegen Ende des 10. oder zu Beginn des 9. Jhs. v. Chr. wird die Siedlung gewaltsam zerstört, eine geringe Siedlungstätigkeit bis ins wieder aufblühende archaische Sabucina lässt sich aber ausmachen.

Sabucina zeigt auf, dass eine Pantalica-Nord-zeitliche Siedlung, die kaum Aussenkontakte gepflegt hatte, zu Beginn des 1. Jahrtausends v. Chr. mit dem Übergang zur Cassibile- bzw. Pantalica-II-Kultur



auch zu einer völlig neuen Bauweise übergeht, ohne dass es zu einem Abbruch der kulturellen Kontinuität im übrigen gekommen wäre. Es gibt auch andere Siedlungen in Sizilien, wo dies wohl der Fall war. Die übrige Materialkultur, insbesondere die Keramik, entwickelt sich überall in Sizilien fließend und bruchlos weiter. Allerdings zeigen die Formen, dass Sabucina im 10. Jh. v. Chr. wieder vermehrt Aussenkontakte pflegte, so dass wahrscheinlich ist, dass die Innovation in der Bauweise Sabucinas mit diesen Aussenkontakten verbunden werden kann.

Die Frage ist nun aber, mit welchen Aussenkontakten wir es hier zu tun haben, und somit auch, welche kulturellen Strömungen zur grundlegenden Neuerung der Bauweise in Sabucina geführt haben.

Chronologisch – ich wiederhole es – befinden wir uns im 10. Jh. v. Chr. Die mykenische Palastkultur ist also schon vor mehr als 200 Jahren zusammengebrochen, die erste griechische Kolonie in Sizilien wird erst rund 200 Jahre später gegründet werden. Koloniale Hintergründe können somit zweifelsohne ausgeschlossen werden. Aber auch der Verweis auf mykenische Vorbilder fällt schwer, wenn man bedenkt, dass nach dem Zusammenbruch der Thapsos-Kultur als Konsequenz einer allgemeinen Krise des überseeischen Fernhandels 200 Jahre früher die Rechtecksbauweise völlig aufgegeben worden war. Direkte ägäisch-griechische Wurzeln können für die rechteckige Bauweise im Sabucina des 10. Jh. v. Chr. folglich nicht geltend gemacht werden.

Andere Siedlungen des 10., aber auch des 9. Jhs. v. Chr. in Sizilien sowie in Lipari und Malta lassen sich architektonisch mit dem Rechtecksbau Sabucinas in Verbindung bringen. Vom Fundmaterial her, insbesondere was die Keramik anbetrifft, liesse sich dies ebenfalls umfassend aufzeigen.

Einige Beispiele dafür mögen nun dokumentieren, dass in der Cassibile-Kultur, wie sie in Sizilien genannt wird, und der Ausonio II-Kultur gemäss der liparischen Terminologie der normale Grundriss eines Hauses nicht mehr rund war, wie in der Forschung immer noch gewissermassen ‚herumgeistert‘, sondern dass es der Normalfall war, dass die Grundrisse trapezförmig oder sogar rechteckig waren.

Auf dem einen Hügel der nachmaligen griechischen Kolonie Leontinoi, auf dem Colle Metapiccola, wurden seit den 1950er Jahren die Reste von acht trapezförmigen Hütten auf dem Plateau und einer weiteren am Westabhang freigelegt. Der Boden der Hütten wurde dabei in den Fels eingetieft. Darüber wurde mit Holzpfeilen und im übrigen wahrscheinlich Lehm und Flechtwerk der Aufbau bewerkstelligt. Die Keramik der Benutzungsschichten datiert die Hütten ins 10. oder 9. Jh. v. Chr., auf jeden Fall befanden sich darin keine griechischen Keramikimporte.

Die Materialkultur auf der Metapiccola steht jener in Lipari der Phase Ausonio II (ca. 1050–850 v. Chr.) sehr nahe. Auch in den Hütten dieser Zeit wurde keine griechische Keramik vorgefunden. Die bekannteste Hütte der Zeit ist die Hütte  $\alpha$  II auf dem Akropolishügel von Lipari. Ihre Innenmasse betragen rund 5 auf 14 m. Die Mauern wurden aus Trockensteinmauerwerk errichtet, das im Innern mit Holzpfeilen in regelmässigen Abständen verstärkt wurde. Auf den ersten Blick mag man sich vielleicht fragen, wo die Verbindung zu Lentini besteht. Die Mauertechniken in Lipari und in Lentini sind jedoch nicht so sehr verschieden, wie es zunächst den Anschein haben könnte: Auch in Lentini wurden entlang des abgearbeiteten Felsens Pfeiler versetzt, welche die Mauer aus Lehm und Flecht-

werk über dem Felsrand zu stabilisieren hatten. Die Hütte in Lipari könnte ausserdem vielleicht auch als oval und nicht als viereckig bezeichnet werden. Genau betrachtet ist sie aber letzteres, da die Seitenmauern gerade verlaufen und die Ecken des Vierecks einfach abgerundet sind, die Mauern sozusagen über Eck durchlaufen. Noch besser nachzuvollziehen ist dies bei den zahlreichen anderen, nur zum Teil ausgegrabenen Hütten in Lipari der Periode Ausonio II.

Deutlicher trapezförmig, also unregelmässig viereckig, sind dann wiederum die Hütten in Morgantina. So etwa die nachgerade monumentale Hütte in Trench 31.

Früheisenzeitliche Vierecksbauten waren aber nicht nur auf das Inland Siziliens beschränkt, sondern erstreckten sich auch auf Küstengebiete. Die Durchsicht der vorkolonialen, einheimischen Hüttenreste auf der Halbinsel Ortygia in Syrakus ergibt, dass der Befund, soweit er greifbar ist, keine Rekonstruktion der Reste als Rundbauten erlaubt, wie dies seit Paolo Orsi konsequent behauptet wurde.

In Thapsos wurden mehrere Gebäude aus dem 10. und 9. Jh. v. Chr. gefunden (Thapsos III). Alle sind rechteckig und zeugen von einer hohen Baukunst, stellvertretend sei auf das sogenannte Gebäude C verwiesen (Abb. 1). (Hütte 4 gehört der Phase Thapsos I der mittleren Bronzezeit an und wurde in Thapsos III überbaut.) Das Material des Benützungshorizonts zeugt von engen Handelsbeziehungen Thapsos' nach Malta und Lipari in dieser Epoche.

Zwei Hütten in der Contrada Scirinda in Ribera zeigen, dass das Phänomen nicht auf den Osten der Insel beschränkt war, sondern auch in Westsizilien zu fassen ist.

Zusammenfassend ist also festzuhalten, dass vor der Ankunft der ersten griechischen Kolonisten auf Sizilien die viereckige Bauweise von Häusern nicht die Ausnahme, sondern der Normalfall war. Weitere Beispiele liessen sich beibringen. Es ist sogar so, dass in der Cassibile- bzw. der Ausonio II-Kultur des frühen 1. Jahrtausends v. Chr. kein einziges Gebäude oder die Reste davon als Rundbau identifiziert werden könnten. Die Differenzierung der Bauweise entspricht einer differenzierteren Lebensweise der sizilischen Bevölkerung der Zeit. Ein Teil davon ist die Intensivierung der überregionalen Kontakte, die das Material jeweils deutlich anzeigt. Lipari muss in diesem Zusammenhang eine wichtige Rolle als Vermittlerin und Brücke zwischen Sizilien und dem italienischen Festland gespielt haben.

Die griechischen Kolonisten trafen in Sizilien gegen Ende des 8. Jhs. v. Chr. demnach auf eine Bevölkerung, deren Bauweise komplex und weit höher entwickelt war, als dies in der Forschung immer wieder angenommen wird. Es lässt sich problemlos zeigen, dass sich diese Bautradition bruchlos mindestens bis ins 6. Jh. v. Chr. fortsetzt. Natürlich vermischen sich diese Traditionen dann aber mit den zunehmenden Kontakten zu griechischen Kolonisten mit Einflüssen aus der griechischen Architektur.

Zum Schluss sei noch ein besonderer Aspekt in der einheimischen Architektur der archaischen Zeit Westsiziliens herausgegriffen: Ich habe eingangs einen Rundbau auf dem Monte Adranone im Westen der Provinz Agrigent verwiesen, der noch im 3. Jh. v. Chr. in Gebrauch war. Es gibt im übrigen einen weiteren in derselben Siedlung. Bei beiden Rundbauten des Monte Adranone handelt es sich um Heiligtümer, die noch im 7. oder allenfalls früh im 6. Jh. v. Chr. errichtet worden sind. In Westsizilien stehen sie damit keineswegs alleine da, aber auch in Zentralsizilien fanden sich einheimische runde Heiligtümer des 7. Jhs. v. Chr. Stellvertretend sei hier etwa an das monumentale einheimische Heilig-

tum auf dem Monte Polizzello im Tal des Platani-Flusses erinnert. Die wichtigsten Gebäude dieses Heiligtums waren rund, eines hingegen rechteckig.

Auch in Sabucina entsteht im 7. Jh. v. Chr. in Form der Hütte 7 ein rundes Heiligtum, jetzt sogar erweitert mit einer Art trapezförmigem Pronaos. Dies, nachdem im 10. Jh. v. Chr. das Gebäude XXXIX-XL entstanden war und während Hütte 7 das trapezförmige Gebäude D aus dem 8. Jh. v. Chr. überbaute und die gleichzeitig mit Hütte 7 errichteten Wohnbauten in unmittelbarer Nähe alle trapezförmige Grundrisse aufwiesen. Erstmals seit 300 Jahren wird nun in Sabucina also wiederum ein Rundbau errichtet, aber nicht etwa ein Wohn- oder Nutzbau, sondern ein eigentlicher einheimischer Tempel.

Warum nun aber beginnt man im 7. Jh. v. Chr. in Westsizilien wieder Rundbauten zu errichten – und zwar Heiligtümer –, nachdem schon über 300 Jahre regelmässig trapezförmig oder gar rechteckig gebaut wurde?

Mein Vorschlag ist, dass es sich dabei um einen Akt der Rückerinnerung an die Spätbronzezeit in Westsizilien handelt. Die einheimische Bevölkerung in Westsizilien wird erst im 7. Jh. v. Chr. direkt mit der Konkurrenz griechischer Kolonien konfrontiert. Gelas traditionelles Gründungsdatum ist 688 v. Chr., die beiden westlichsten Kolonien Himera und Selinunt entstehen in der zweiten Hälfte des 7. Jhs. v. Chr., Akragas ist gar erst eine Gründung des frühen 6. Jhs. v. Chr. Die neue Herausforderung für die einheimische Bevölkerung muss auf allen Ebenen sehr gross gewesen sein. Sie erfuhr sich jetzt auch zum ersten Mal seit Jahrhunderten als fremd, als anders im Angesicht der Träger einer neuen, der steil aufstrebenden griechisch-kolonialen Kultur.

Die Einheimischen kannten bis ins 8. Jh. v. Chr., nach allem, was die Archäologie bisher beitragen kann, keine räumliche Differenzierung von Heiligem und Profanem. Erst jetzt, im 7. Jh. v. Chr., tritt diese Differenzierung auf. Sie wird wohl mit dem Eindruck des griechischen Vorbilds, das in den Kolonien von allem Anfang an praktiziert worden war, erklärt werden müssen.

Aber ausgerechnet die einheimischen Sakralbauten sind nun rund, obwohl der Rundbau auch für die Einheimischen im Alltag seit Jahrhunderten obsolet geworden war. Dahinter muss sich ein Akt der Kontrastdistinktion der einheimischen Bevölkerung von den Gepflogenheiten der Griechen, die ihre Heiligtümer ja rechteckig bauten – in der Frühzeit meist als Oikos –, verbergen. Das heisst, die Einheimischen empfanden sich anders und mussten dem zivilisatorischen Druck der Griechen eine adäquate Antwort der eigenen Identitätsmanifestation entgegenhalten. Und dies geschah einerseits in der Errichtung von Heiligtümern, wie es die Griechen zwar taten, andererseits aber in Form von runden Gebäuden, eben anders, als es die Griechen taten.

Wenn dem so war, stellt sich allerdings die Frage: Woher wussten die Einheimischen überhaupt noch von den Rundbauten der alten ‚heroischen‘ Zeiten des 2. Jahrtausends v. Chr., wenn schon 300 Jahre keine Rundbauten mehr errichtet worden waren? Die Antwort ist, dass die Felsgräber in ganz Sizilien, insbesondere aber auch in Westsizilien, durchgehend von der Pantalica-Nord-Kultur über die Cassibile-Kultur bis in die archaische Zeit manchmal oval, meist aber mit einem kreisrunden Grundriss aus dem Fels herausgeschlagen worden waren. Am einzigen Ort in der einheimischen Kultur, wo in diesen 300 Jahren Kultisches von Profanem getrennt war, nämlich in den Gräbern – Kult in den

Nekropolen ist über lange Zeit nachweisbar –, bestand die Rundform also kontinuierlich fort. Mit der Rundform war folglich für die Einheimischen Westsiziliens immer auch das Sakrale verbunden. Jetzt, im 7. Jh. v. Chr., wo sie eine eigene Form für ihre Tempel finden mussten, griffen die westsizilischen Einheimischen auf diese sakrale Form des Kreises zurück und errichteten ihre Heiligtümer als Rundbauten. – Und sie bleiben teilweise bis ins 3. Jh. v. Chr. in Gebrauch!

So gesehen ist in die Architektur der Einheimischen zwar durchaus Griechisches eingeflossen. Paradoerweise ist es in der Archaik aber gerade der ‚einheimische‘ Rundbau, der sich angesichts der ‚kolonialen Herausforderung‘ nach langer Zeit von neuem durchsetzt und gerade wegen der Kontakte mit den Griechen wieder Eingang in die einheimische Architektur Siziliens findet.

---

## **Impressum**

*Herausgeber/Editeur/Editore*

Association Suisse d'Archéologie Classique  
Schweizer Arbeitsgemeinschaft für Klassische Archäologie  
Associazione Svizzera di Archeologia Classica  
[www.saka-asac.ch](http://www.saka-asac.ch)

c/o

Seminar für Klassische Archäologie  
der Universität Basel  
Schönbeinstr. 20  
CH-4056 Basel  
CCP 10-17785-4

*Redaktion/Rédaction/Redazione*

Christian Russenberger [russenberger@access.unizh.ch](mailto:russenberger@access.unizh.ch)  
Diana Valaperta [diana.valaperta@unifr.ch](mailto:diana.valaperta@unifr.ch)

*Das SAKA-Bulletin erscheint einmal jährlich.*